

Litterall

Histoires
de vie

32

Ouverture 9

Nastascha Gangl

La pierre 13

Ricarda Messner

Adresses d'un nom 23

Nadine Olonetzky

*Où va la lumière quand
le jour s'en est allé* 55

Feridun Zaimoglu

Fils sans père 75

Jayne-Ann Igel

Pas d'histoire 85

suivi de *Nuages derrière le store*

Odile Kennel

Quelque chose entre deux 93

**Historique des autrices
et des auteurs** 101

Espace et temps. Discontinus, diffractés, disparates, nos vies les traversent simplement.

Les histoires choisies, traduites, présentées ici cherchent à interroger les espaces où elles s'enlisent, se courbent, se cognent. Où elles se brisent. Où elles se retrouvent. Page après page se superposent ainsi quotidienneté et famille, langues et corps, guerre et disparition. Tout s'effleure, se parle, s'entremêle, traçant des territoires aux frontières poreuses. Événements devenus archives, souvenirs, impressions se déposent et fermentent au fond des mots. En un geste, le passé remonte dans le présent, et jamais plus ils ne sont dissociés. Non sans obstacle ni tourbillon, ces histoires, *petites* se déversant dans les *grandes*, explorent interstices et intervalles de ce qui parvient alors jusqu'à elles.

Écrire pour parcourir.

Voilà quelques chemins que nous invitent à prendre

Natascha Gangl

Ricarda Messner

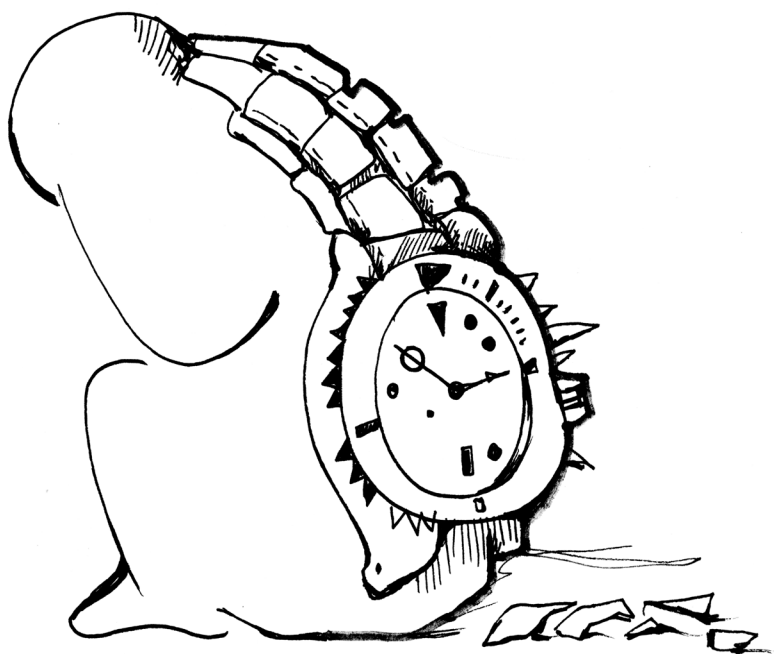
Nadine Olonetzky

Feridun Zaimoglu

Jayne-Ann Igel

& Odile Kennel

Litterall est une revue annuelle consacrée aux voix singulières des littératures allemandes contemporaines, qui présente des textes encore inédits en français. Sa publication est rendue possible grâce au soutien continu du Goethe-Institut en France et du ministère allemand des Affaires étrangères.



Natascha Gangl

La pierre

Tu entends.
Tu entends ce qui est raconté.
En cachette.
Çà et là.
Au passage.
Ce sont souvent des phrases similaires.
Assemblées de mêmes fragments.
Entends ta voix.
Entends-la répéter les mots qui ont été prononcés.
Plus longtemps tu resteras, plus ce que tu diras sera similaire.
Un mot, un assemblage nouveau détone.
Entends-toi dire: « *paru* »
Entends-toi dire: « Quelque chose a apparu dans la forêt. »
Tu l'as entendu.
Ce que tu as entendu, tu ne peux le rendre mot pour mot.
Ce qui est dit était terminé avant de pouvoir raconter.
Tu veux aller voir.

Entends.
Tes pas.
Semelles sur le gravier.
Les cailloux crisser.
Descends la colline, longe la frontière, puis remonte
dans la forêt.
Toujours le même chemin.
Une boucle.

Quitte cette boucle. À droite dans la forêt.
Le chemin est boueux. Noire la boue.
Tu peux à peine marcher. T'enlises.
Les chaussures sont lourdes. Mouillés les pieds.
Tu penses à faire demi-tour. Cherches des points d'appui
dans le sol.
Lente, tu es de plus en plus lente. Avances à peine.
Es coincée.
Continues. Quelques pas.
Es coincée.
La terre s'est ouverte.
T'aspire.

La terre ne fait plus surface,
ne peut plus se diviser en chemin et non-chemin,
en ici et là, *en sol de çui-ci* et *en sol de çui-là*,
elle bouge mollement, se mélange, forme de nouvelles strates.
Un organe ouvert qui mâche, digère,
fermente, donne –
quand l'eau est-elle terre?
Tu ne sais pas
ce que
tu cherches.
Tu sais juste que ce doit être là.
Là où ce doit être.
Tu as entendu quelque chose.
Quelque chose se fait.
Quelque chose s'est passé –

Puis dans le virage :

Une pierre.

Lis la pierre qui n'a pas de mot.

Signe de mort ? Pur miracle ?

Où ? Tu entends vers où ?

rouge, au-dedans. Tu –
entends. Mais vers où ? Tu
entends un chien brutalement
terminer dans
« vous-où-vivez-vous ». –

Souviens-toi –

Quelqu'un a dit :

Là

sur

quelqu'un

ils

ont

tiré

*mais
ils
racontent
ça
tant
confusément
qu'on ne peut
le répéter.*

Que dit la pierre?

Herbe. Ce qui prend fin, est.

Une année passe.
Deux années passent.
Tu es coincée. À un endroit.
Même si tu pars, tu ne peux plus continuer.
Tu restes de plus en plus souvent.
De plus en plus longtemps.

Tu *entends* comment la pierre a été –
Installée? *Implantée*?
Apportée, érigée, cimentée.
Il te faut du temps pour prendre à la main
le téléphone, pour écrire:
Pourrais-je te parler de la pierre dans la forêt?
La pierre de commémoration?
Cela ne dure pas des jours, pas des semaines,
pas des mois, cela dure des années –

Comme si ici un mot écrit, un mot prononcé
pesait plus que n'importe où ailleurs, comme
si seule une pierre lourde de 15 000 kilos
pouvait l'égaliser, comme s'il fallait mûrement
réfléchir avant d'approcher quelqu'un avec qui
tu n'as pas l'habitude de converser, comme s'il
existait des mots qui avaient encore un effet –

Vers où tu entends?

En regardant où la mort seule –
où en regardant et rouge –
où en regardant et la porte –

Tu as téléphoné. Vous avez pris rendez-vous.
Un court entretien. Tu as demandé un court
entretien.

Les questions s'accumulent.
Tu les notes sur des bouts de papier auxquels
tu crois pouvoir t'accrocher.

Pourquoi la pierre?
Pourquoi à cet endroit?
Le sol était-il différent?
Les plantes étaient-elles différentes?
Le sol s'est-il ouvert?
Le sol a-t-il été ouvert?
A-t-on commencé à parler?
A-t-on été enterré ici?
Qui a été enterré ici quand et par qui?
Qui connaît les noms?
D'où?
Une fosse a-t-elle été creusée et fermée ici?
A-t-on tiré?
Combien de fois a-t-on tiré?
Qui l'a entendu?
Une fosse a-t-elle été ouverte ici?
A-t-elle été ouverte une seconde fois?
Les morts ont-ils été cachés?
Les morts ont été cachés par qui?
Qui a creusé?
Qui a creusé la fosse?
Qui a refermé la fosse?
Qui a dû creuser le rempart avec tous les autres,
les centaines, les milliers d'autres?
Que veut dire le rempart sud-est?
Était-ce un mur, une barrière, était-ce un fossé?

Les gens qui creusaient en savaient-ils la longueur?
Qui pouvait imaginer combien il serait long:
« de l'isthme de Courlande en Baltique jusqu'à
proximité de Belgrade » ?
Sont-ce des fosses qui cachent les panzers?
Rentrent dans et tirent sur les panzers?
Combien de temps a-t-on creusé?
Les gens amenés ici devaient-ils tous creuser?
Qui a été amené?
Et les gens restés là devaient-ils tous creuser?
Qui est resté là?
Y avait-il « compte tenu des hommes absents –
des femmes et des enfants » ?
Y avait-il dans les parages « au moins
6 000 personnes pour creuser » ?
Qui étaient les enfants?
Qui étaient les adultes?
Qui avait quelque chose à dire?
A-t-on parlé?
Dans quelles langues a-t-on parlé?
Qu'a-t-on dit du rempart sud-est?
Ont-ils dit: *Grobn? Járek? Árok?*
A-t-on dit: *Lúknja? Lyuk? Luakn? Louch?*
Militairement vain?
Pour rien?
Nous
nous
enterrons
pour
rien –

Toi, vers où tu entends?

Où mort?

Signe déployé.

Paix.

Rose se déploie et où

Roses –

traduit par Jeffrey Trehudic

Natascha Gangl

née en 1986 à Bad Radkersburg en Autriche, a suivi des études de philosophie à Vienne et d'écriture scénique à Graz. Elle écrit prose, essais et textes parlés, et crée des œuvres entre théâtre musical, performance et pièce radiophonique. Après avoir vécu au Mexique et en Espagne, elle vit désormais entre Vienne et la Styrie.

Le texte de Natascha Gangl correspond aux troisième et quatrième parties du texte *DA STA* (« La pierre »), écrit en partie en dialecte styrien, pour lequel elle reçoit en 2025 le prix Ingeborg Bachmann.

Ricarda Messner

Adresses d'un nom

Hier, c'était le 4 décembre. Dès le réveil, je réalisai que cinq années avaient maintenant passé depuis la dernière fois que je suis allée dans l'appartement vide de grand-mère après son décès. Enfin, l'appartement n'était pas complètement vide. La nouvelle locataire conserva dans l'entrée le placard au mur et le miroir qui allait avec, elle avait demandé lors de sa visite s'ils pouvaient rester. Elle est très sympa, m'invite souvent chez elle. Tu devrais passer, dit-elle. J'invente à chaque fois des excuses, je ne veux pas embrouiller les images dans ma tête avec la disposition de ses meubles. Je lui expliquerai peut-être un jour. Je pense qu'elle comprendrait.

La date du 4 décembre n'est marquée nulle part. Elle me restait comme un événement, le dernier tour des pièces, et les événements, sans doute, fonctionnent secrètement comme des calendriers intérieurs, divisant une année en plusieurs années, classifiant les jours en jours anniversaires. Je pourrais continuer à réfléchir aux événements dont je me rappelle encore la date exacte, dates de naissance exclues.

Et donc, hier matin, dans la cuisine, je chauffais du lait dans une petite casserole

noire et, avant de savoir ce que je faisais, je passais la journée à ouvrir tous les placards et tiroirs, je voulais savoir ce que j'avais pris alors, outre la petite casserole noire. J'étais au sol tout ce que je trouvais. Cette exposition repose maintenant dans un coin. Elle me plaît. Je la laisserai là peut-être un temps.

Quand, ce jour-là, mère et moi avions vidé les deux pièces et demi au cinquième étage, elle me dit d'emballer simplement deux cartons, je n'aurais qu'un ou deux aller-retours à faire. Il n'y avait pas loin, répondis-je, j'étais à côté. En allant et venant entre les immeubles avec les objets non emballés dans les mains, j'avais dû avoir l'air de porter des reliques, comme si j'ordonnais une sorte de procession. Possible, mais une procession en est une seulement si plusieurs personnes y prennent part. J'étais pourtant la seule qui participait à ce déménagement. J'eus besoin d'aide juste pour le lave-vaisselle.

Bien que, maintenant, vu de mon souvenir, quelqu'un finisse par apparaître, assis sur un banc sur le terre-plein au centre de la rue. Un chemin généreusement aménagé, avec des arbres de chaque côté, une promenade où marcher. Quand un être aimé qui vécut dans cette rue meurt, la promenade se métamorphose en une marche funèbre. Les premières semaines après le décès de grand-mère, je m'asseyais souvent sur un banc, juste en face de l'immeuble, regardais à travers les branches jusqu'au cinquième

étage. La lumière dans le salon de la nouvelle locataire flambait. Désagréablement criarde, elle éclairait les premiers après-midis d'hiver. J'essayais de jurer, arrêtais aussitôt, effrayée par moi-même. Toutes ces années plus tard, devant cet immeuble, dans cette rue, je plisse légèrement les yeux, me retournant, jetant un regard derrière moi, par-dessus mon épaule, comme si je pouvais finalement reconnaître ce quelqu'un sur le banc, comme s'il prenait forme. Mais je ne vois pas de visage que je pourrais décrire. C'est juste un sentiment, le sentiment qu'une personne aurait pu être assise là, à observer mes allées et venues. Nous aurions été alors deux à prendre part. J'aimerais que, ce soir-là, ou à n'importe quel autre moment, l'individu eût raconté sa propre histoire de ces images, commençant par une femme qui sortait de la porte de l'immeuble numéro 36 avec une petite casserole noire, des livres, un classeur blanc, des cassettes, une moyenne casserole grise, un fer à repasser, des petites choses qui étaient trop petites pour les distinguer clairement de loin, un boléro rose, des fourchettes, couteaux, cuillères, des étagères en acrylique, puis qui disparaissait par la porte grillagée d'à côté, revenait les mains vides, allait et venait ainsi plusieurs fois. Si cette personne m'avait appelée dans la rue, me demandant ce que j'avais comme livre dans les mains, je lui aurais immédiatement répondu : Жемчужины мыслей, c'est Жемчужины мыслей. Ce sont les *Perles de pensées* de grand-père, pas les

siennes, mais un recueil de phrases d'autres personnes.

Quiconque ne vit pas dans cet immeuble pourrait croire qu'il n'existe que le numéro 36. Un seul et même grand immeuble où les baies vitrées se répètent et les balcons pointent dans les airs comme des triangles. Mais cet immeuble à la façade uniforme compte trois numéros : 35, 36, 37. L'entrée au centre est bien visible de l'extérieur, les autres sont légèrement camouflées. La porte grillagée derrière laquelle je disparaissais ce décembre-là, aurait seulement pu conduire au local à poubelles. Oui, les poubelles aussi sont là, mais l'entrée du numéro 37 également. C'est là où je portais les affaires, au deuxième étage, c'est là où je vis.

Et quelque part entre les deux immeubles, pendant que, comptant les pas pour la première fois, je vidais l'appartement, je fus prise d'un vœu. Je voulais porter le nom de grand-mère, il me manquait comme me manquait son visage que je ne verrais plus. D'une porte à l'autre, il y avait environ quarante pas.

J'aimerais avoir suffisamment d'imagination pour me penser quelque part ailleurs. Hors de cette chambre, loin de ces pièces, dans un autre immeuble, entre d'autres immeubles et d'autres murs. Je me demande quel son les mots auraient s'ils avaient une distance, si, entre les trajets du quotidien et les souvenirs, il y en avait une. Ici, souvenirs et quotidien sont proches, ils s'empilent à la fin de la journée comme des vêtements sur des chaises.

Récemment, j'eus l'idée de changer d'appartement pour m'éloigner un peu. Une amie me dit que c'était une bonne idée. À vrai dire, on devrait le faire bien plus souvent, si les circonstances le permettaient. Pas pour longtemps, mais au moins pour quelques jours, une semaine, un mois peut-être, pour que l'œil voie autre chose, que les jambes et les pieds parcourent d'autres trajets, qui sait ce que ça fait. On pourrait s'inviter mutuellement, se rendre pour ainsi dire visite à soi-même et voir ce qu'on ressent, si un sentiment de nostalgie survient en observant quelqu'un d'autre dans son propre appartement. Dernièrement, mon amie me demanda ce qu'il en était. Elle m'envoya des propositions concrètes, des dates auxquelles cet échange d'appartements, ce déplacement d'immeubles lui conviendrait. Cette image me plut. Mais peu de temps après, je fus déjà gagnée par le doute de ce

qui arriverait si jamais je me rendais visite sans cette nostalgie. Valait mieux pas, je lui dis que ce n'était pas le bon moment pour moi. Mais oui, une autre fois dans tous les cas.

Hier, je restai éveillée toute la nuit, je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Il y avait du boucan dans la cage d'escalier. La porte de l'immeuble n'arrêtait pas de s'ouvrir, on montait ou descendait les marches en courant, on prenait l'ascenseur. Celui-ci s'ouvrait et se fermait bruyamment, le métal cognait à chaque fois, le capteur lumineux ne fonctionnant pas, c'est pourquoi la porte ne réagit que si elle heurte une épaule ou une chaise coincée au milieu. Après toutes ces années, je peux dire qui rentre chez soi quand, qui sort de l'immeuble quand. J'entends les étages jusque l'intérieur de ma chambre. Les deux premiers mois après avoir réemmenagé, je dormais mal. Les jours succédaient aux nuits, les nuits aux jours, rien ne les différenciait. J'avais emménagé en pensant que les bruits d'immeuble me seraient familiers. Rien ne me semblait familier, surtout la nuit, mon œil inventait des histoires, et oui, nous n'avions vécu ici qu'une année, comme me le rappela ma mère. Enfin bon, dit-elle, un retour, c'est autre chose.

Le salon au cinquième étage n'avait pas de placards avec des portes, il n'y avait pas de tiroirs à ouvrir. Personne ni rien ne pouvait s'y cacher. Le salon lui-même n'était séparé du reste de l'appartement par aucun mur, aucune porte, seules deux petites marches le surélevaient. Quand mes grands-parents se reposaient l'après-midi dans leurs chambres, je regardais dans le petit placard de l'entrée, dans les placards de la cuisine, cherchais sans but. Je trouvais les pilules pour calmer les nerfs triées par jour et découvrais, à côté de la cuisine, l'intérieur de leurs sacs et de leurs vestes accrochées aux patères, trouvant non seulement des mouchoirs, usagés et non usagés, mais aussi les listes de courses avec parfois déjà rayées, tomates, pommes de terre, oignons... Au bout d'un moment, grand-mère m'appelait de son lit. Elle ne pouvait pas voir, entendait des bruits au loin, voulait savoir si j'essayais de lui prendre de l'argent. Non, lui criais-je en retour, l'argent ne m'intéressait pas. Je continuais à chercher discrètement, trouvais dans son porte-monnaie des tickets de caisse conservés jusqu'à l'expiration du délai d'échange. La langue de ces détails me plaisait, date et heure, preuves de ses trajets, j'aimais savoir où elle était quand. Je grandis, avais peut-être dix ans, et soudain l'argent m'intéressa. Je pris des premières pièces, le premier billet et attendais l'arrivée de ma mauvaise conscience. Elle n'arriva pas

immédiatement. Encore maintenant, je dis prendre au lieu de voler. Grand-mère ne m'en parla jamais bien qu'elle ait dû le remarquer, car à partir d'un moment, son sac à main était toujours posé sur une chaise à côté de son lit. C'était plus difficile de s'approcher du portemonnaie de grand-père, il le mettait dans sa poche de pantalon, et quand il se reposait, lui aussi mettait sur une chaise à côté de son lit son pantalon.

Il est possible que tous ces souvenirs fonctionnent selon un principe similaire, formés d'une multitude d'images et de bouts de papier. Je plonge mes mains quelque part, vois ce qui ressort, ce qui subsiste. Je joue à la machine à pince sans jamais y avoir joué.

L'étagère dans le salon était en verre acrylique, composée de cinq cubes empilés. Mère dit, oui, cinq ou six. Disposés dans ces cubes, un grand atlas, deux photos de moi enfant, je porte des tresses, une petite sculpture de la taille d'une main, un corps assis, la tête penchée sur des jambes croisées, et puis une photo de mes parents et moi, une photo de famille de ma grand-mère, dessus elle a environ treize ans et est assise à côté d'un de ses frères un peu plus âgés, le plus jeune d'entre eux, mère et père, ils sont assis sur l'herbe devant un arbre, peut-être un pommier, puis une sculpture plus grande, haute d'un demi-bras, d'un croissant de nouvelle lune aux pointes de laquelle un personnage s'accroche et se

cambre, et une photo de nous, mes parents, mes grands-parents et moi.

C'est seulement maintenant que je remarque cette absence qu'on ne peut pas ne pas voir. Jamais je ne demandai à grand-père de me montrer les visages de sa famille, il n'y avait pas de photos pour comparer joues, bouches, yeux de ses parents et de ses sœurs et frères. Il ne parlait pas de ses morts, et s'il le faisait, il les appelait seulement par leurs prénoms. Mère Rosa. Père Salomon. Frère Alexander. Sœur Taube ou Toussia. Il me laissa choisir le nom qui me plaisait le plus. Taube, je préférais Taube. Longtemps, je me demandais pourquoi grand-père ne parlait vraiment jamais d'eux car dire que quelqu'un ne parle pas de ses morts, ce n'est pas rien. Mais je ne me souviens d'aucune histoire, il me semble même que le récit est trompeur, un récit qui crée ses propres sauts et ses propres vides. Même ma mère dit qu'il ne parlait pas d'eux et elle-même ne posa jamais de questions sur ces visages. Avec grand-père, seul le jour présent comptait, puis le jour suivant. Jamais rien que l'avenir.

Quand j'interroge ma mère sur leur voyage en train du 9 avril 1971, il n'y a pas le moindre détail. Elle dit qu'ils voulaient simplement partir, elle ne prêtait pas attention aux petites choses. Dix-huit années séparent leur émigration de ma naissance. Longtemps, je croyais que *passé* était le nom du pays d'où ils venaient. *Passé*, partout, toujours, et il surgissait aussi bien durant que dans les repas. Quand grand-mère cuisinait, ma mère se plaignait qu'elle cuisinait trop gras, elle mettait beaucoup trop de mayonnaise dans la salade, celle-ci n'avait qu'un goût de *passé*. Elle n'était pas obligée de manger, disait alors grand-mère.

Avec moi, ils ne parlaient jamais du *passé*. Je ne parlais pas leurs langues. Mon russe est un russe infléchi, je ne le parle pas en utilisant les six cas mais généralement juste le premier, parfois le quatrième. Plein de mots me font défaut, je lis lentement, comprends lentement. En letton, je parle en paroles de comptine. Petite, je voulais toujours que mère, grand-mère et grand-père parlent avec moi, alors, durant quelques heures, ils parlaient russe. Puis la vie entre nous reprenait son cours en allemand, ma langue paternelle. Grand-mère expliquait que je n'aurais pas besoin du letton. Elle achetait des cassettes vidéo en anglais, affirmant que ce serait plus utile que j'apprenne cette langue pour que je puisse

avancer. Et elle affirmait que c'était mieux d'apprendre le russe de grand-père, elle avait un accent quand elle le parlait. Elle disait un mot, demandait à grand-père de dire le même mot. Tu entends la différence? Oui, babouchka, je l'entends. Les mots de grand-père s'allongeaient beaucoup plus, contenaient davantage d'aigus et de graves.

Parfois j'appelais grand-mère babouchka, alors elle me prenait dans ses bras, me donnait un bisou sur le front, j'étais encore loin de la dépasser et lui promettais qu'elle serait pour toujours ma babouchka, sauf qu'elle n'était pas Russe. Quand, plus tard, au fil de nos conversations, je faisais d'elle une demi-Russe, elle haussait les épaules, les laissait retomber, jurant à voix basse.

Grand-mère, grand-père, mère, je ne cherchais jamais à les appeler ainsi.

À la fin de la Première Guerre mondiale, Larissa, la mère de grand-mère, arriva, depuis un village russe, près de Samara en Lettonie. Elle avait dix-sept ans, ne comptait plus qu'un oncle, et quand un soldat letton, Jānis, le futur père de grand-père, vit la jeune femme, il lui promit une vie meilleure. De retour en Lettonie, sa famille se frappa la tête des deux mains, qui ne leur avait-il pas ramené là, une Russe? Larissa apprit le letton en trois mois, elle voulait comprendre ce qu'on disait sur elle en sa présence. Il était possible qu'on

continuât encore un temps à parler derrière son dos. Quand l'Union soviétique commença à occuper la Lettonie en juin 1940, Larissa entendit sa première langue se propager dans les rues, heureuse, elle cria : наши, наши. Les nôtres, les nôtres. Dans une boutique, en payant à la caisse, elle rencontra un officier russe, l'invita avec fierté à déjeuner chez elle, les enfants dressèrent la table, ma grand-mère mangea à peine, le regard tourné vers l'officier, qui ne retira pas son calot en mangeant et ne remercia personne en repartant. Quelques jours plus tard, la joie de Larissa envers les siens à peine arrivés disparut. Presqu'un an après, le 1^{er} juillet, un mardi, les fenêtres de nombreux immeubles à Riga étaient grandes ouvertes, un chant passait en boucle dans les radios des appartements, *Dievs, svētī Latviju. Que Dieu bénisse la Lettonie.* La Wehrmacht défilait dans les rues, des roses étaient jetées devant les panzers. Jusqu'alors, grand-mère parlait un russe simple et, cet été-là, elle apprit ses premiers mots allemands.

Grand-père commença par m'apprendre en russe deux phrases courtes. Il disait que c'étaient de bons mots, on pouvait s'en servir dans la vie de tous les jours pour entamer une conversation, comme il appelait ça. Je pourrais, par exemple, m'arrêter dans la rue, regarder vers le ciel et dire : Сегодня хорошая погода. Aujourd'hui il fait beau. Ou : Сегодня плохая погода. Aujourd'hui il fait moche. C'est ainsi, précisément, que nous nous exerçons

à prononcer ces phrases, nous longions une rue, il s'arrêtait d'un coup et me posait la question : Какая сегодня погода ? Quel temps fait-il aujourd'hui ? Je répondais comment je trouvais le temps ce jour-là, et si j'avais envie de répondre à une autre question, il disait : Как дела ? Comment ça va ? Nous n'arrivions pas beaucoup plus loin que le temps, nous nous attachions à un nuage, y restions. Мы повторяли. Nous répétions. Grand-père disait malgré tout que maintenant je pouvais parler un peu, me félicitant brièvement, remarquant ma façon de rouler le R dans ma bouche, mieux que lui et beaucoup mieux que le R mou de grand-oncle Kolia, par exemple. De temps en temps, grand-père m'appelait dans sa troisième langue, le yiddish, seulement deux mots, aussi bien dans le salon du cinquième étage que dehors : *Main Fegele*. Je n'avais pas besoin de traduction, sans poser la question je comprenais que j'étais son petit oiseau, mais jamais je ne demandai à grand-père quelle espèce j'étais. Moineau, mouette, corneille, colombe, comme Taube.

La première histoire que je me souviens avoir contée est très courte, à vrai dire elle tient en une seule phrase. C'est une histoire qui ne se développa pas sur des années, ne connut pas plusieurs versions, mais elle s'enlisa au bout de quelques semaines après qu'on me demanda d'arrêter de la raconter. Cette histoire dura précisément trois semaines, les trois premières semaines d'école avec tous ces nouveaux visages et ces questions, qui es-tu, d'où viens-tu? Je fis la liste des pays qui, à ma connaissance, appartenaient à notre famille. Allemagne Lettonie Russie Ukraine Ouzbékistan. Ma mère en entendit parler je ne sais pas comment, et elle me demanda comment j'en étais arrivée à l'Ouzbékistan, personne de notre famille ne venait de là-bas. Et ce fut à ce moment-là qu'elle dit cette phrase, ne raconte pas d'histoire. Alors j'arrêtai de raconter l'histoire du cinquième pays, sans trahir grand-père. C'était lui qui me l'avait racontée. L'été avant ma toute première rentrée des classes, grand-père imagina un jeu, il m'entraînait à lire et en même temps voulait me montrer combien le monde était grand. Il trouvait que c'était important d'en avoir une idée, et pour que je puisse en avoir une meilleure idée, il prenait le grand atlas dans l'étagère du salon, dans le cube en acrylique du dessous. Je m'asseyais sur ses genoux, l'atlas était posé sur nos cuisses, il laissait ses doigts tourner les pages, je devais crier stop

et ensemble, nous regardions où ses doigts s'étaient arrêtés. Grand-père racontait des choses sur les pays et les villes qu'il connaissait. Il fit exception une seule fois, tournant les pages directement jusqu'au *passé* car je m'étais plainte de ne pas savoir où se situait ce qu'ils n'appelaient quasiment jamais par son nom. Il pointa la Lettonie, la recouvrant presque de son doigt, je ne comprenais pas, oui, ce *passé* pouvait disparaître facilement, entouré de trois voisines et de deux géantes d'eau et de terre. Il poursuivit aussitôt sans changer les règles du jeu, je criai stop avec excitation et ses doigts nous menèrent en Ouzbékistan. Lentement, nous lûmes T-A-C-H-K-E-N-T et S-A-M-A-R-C-A-N-D-E. Samarcande avait un son doux, de sable chaud, ça me plut tout de suite. Tachkent me fit penser à des mains cachées dans des poches de manteau fourrées où, après un moment, se formait généralement tout un univers de miettes et de souvenirs, et grand-père me dit que je devais savoir que nous venions aussi de Samarcande. Bien des années plus tard, alors qu'il n'était plus en vie, je mis la main sur une sorte de lettre, une photo, un portrait de lui, il ne regarde pas droit vers l'appareil, au dos, des lignes manuscrites. Peut-être que c'était juste ça, ou que la photo accompagnait une lettre plus longue, dans un cas comme dans l'autre, elle n'avait jamais été envoyée, manifestement. Grand-père dédia la photo à un ami et écrivit : На дорожную память Жорику от его дяди. En souvenir de Jorik, de la part de son

ami. 25-I-42 Самарканд. Samarcande. Après cette découverte, je retournai toutes les autres photos, en vrac dans des boîtes à chaussures, pour voir si je pouvais trouver d'autres lignes, et jusqu'encore maintenant, je reste assise devant des photos collées dans des albums et imagine ce que leurs dos auraient d'autre à raconter, mais je ne peux détacher les images de ces albums sans les déchirer. Aujourd'hui, je sais que grand-père avait réussi à fuir avec son frère Kolia avant le 1^{er} juillet 1941, avant le jour où l'armée du III^e Reich lança son offensive sur Riga. Ils étaient certainement en route pour l'Ouzbékistan avant que le pont ferroviaire ne se fasse exploser le 29 juin aux environs de midi, avant que les derniers trains ne puissent traverser le fleuve, la Daugava, pour quitter la ville. Grand-père ne parla sinon jamais de cette époque, de ce voyage de plus de 4 200 kilomètres. Il me dit cette phrase, tu sais, nous venons aussi de Samarcande, se donnant naissance une deuxième fois, par la langue, m'emmenant avec lui, là-bas. Il me fallut des décennies pour le comprendre.

Quels sont les contes dont ma mère se souvient de son enfance? Aucun. Personne n'avait le temps de lui lire des livres, pas de maison de sorcière en pain d'épice, chez babouchka, à la campagne, elle mangeait des bouts de murs et enterrait des souris dans des feuilles de chou tandis que ses parents étaient peu à la maison. Grand-mère s'occupait de dents toute la journée, grand-père voyageait

souvent avec son équipe de foot à travers l'Union soviétique. Un jour, il alla même à l'Ouest, à Prague, et ramena avec fierté des sachets de thé, ils burent du thé noir avec du sucre et du citron, avec un sachet de thé, on pouvait faire au moins sept tasses. Pour la table de la cuisine, il y avait une nouvelle nappe en toile cirée magnifique avec des fruits et des légumes dessus, la nappe en tissu maculée de taches avait été aussitôt retirée de la table. La plus belle chose qu'il ramena après un match à l'extérieur fut sans doute un permis de conduire et les rayons de soleil concentrés de Géorgie, c'est ainsi que grand-père appelait le cognac que ma petite mère n'aurait pas le droit de goûter avant longtemps. En se souvenant de contes, elle m'offre les sachets de thé, la nappe en toile cirée, le titre de conduite officiel et les rayons de soleil liquides. Cela prend un moment avant que ne lui vienne à l'esprit un personnage tout petit, minuscule, dessiné sur une page de livre, dans une forêt sombre. Elle devait avoir environ cinq ans, éprouvant une peur immense pour ce personnage, voulant le protéger et l'accompagner. Formant un cercle des deux mains, elle le tenait fermement, page après page. Je crois qu'elle parle du Petit Poucet. Peut-être. Elle connaît mal les titres allemands, et je ne sais pas raconter correctement l'histoire moi-même, je me souviens juste des petits cailloux dans sa poche de pantalon et d'une voix, mes enfants, où allez-vous ?

Le 9 avril 1971, mes grands-parents et ma mère apatrides quittèrent leur *passé*. De quoi avaient-ils l'air ce jour-là? Quel temps faisait-il? Comment les planètes étaient-elles alignées, formant quelle constellation favorable ou défavorable pour qu'une des premières familles puisse émigrer de la république socialiste soviétique de Lettonie? Il me manque l'heure précise à laquelle ils montèrent dans le train en gare centrale de Riga pour savoir quelles liaisons se dessinèrent entre les planètes et les étoiles dans le ciel. Où se situait Jupiter, la planète de la chance? Jupiter, la planète qui tourne le plus rapidement sur son axe, une journée sur celle-ci dure dix heures. Écrivirent-ils une lettre à la dernière personne qui vécut avec eux, une dénommée Tante Assia, l'informèrent-ils qu'ils y étaient parvenus, qu'ils étaient bien arrivés en Allemagne?

Des lettres, j'en cherchais encore et encore. Des récits manuscrits des dix-huit années entre leur arrivée et ma naissance. Des réponses à des lettres éventuelles, envoyées d'Allemagne, pour que je puisse imaginer leurs lignes d'origine. Ils s'en débarrassèrent, la nostalgie avait disparu, une nostalgie que moi seule supposais, car mère disait que grand-père et elle n'avaient jamais été nostalgique de leur passé. Grand-mère, un peu plus.

Quand je passe voir ma mère, elle m'appelle de sa chambre, me demandant ce que je cherche, entendant que j'ouvre son placard du salon. Elle me trahit à chaque fois, est braquée contre moi. La porte résiste, il faut s'appuyer contre elle pour pouvoir la tirer, et même si on essaie doucement et discrètement, elle émet des bruits traîtres. Je maudis l'armoire plusieurs fois, marmonnant quelque chose entre mes dents. Les manteaux et les robes sont suspendues dans la partie droite, des classeurs sont rangés sur les étagères à gauche. Après le décès de grand-mère, les archives s'enrichirent de documents administratifs, de dossiers, de certificats, de traductions. Depuis des années, je me sers dedans pour la langue de l'administration, administre moi-même, essaie de classer et me retrouve souvent rattrapée par une question : de quel droit ?

Grand-père voulait partir en Allemagne. Il était assis dans son fauteuil en cuir noir, se balançait légèrement de droite à gauche et disait toujours qu'un avenir meilleur les y attendait. Aussi longtemps que je pus m'asseoir sur le fauteuil avec lui, que je ne fus pas trop lourde pour ses jambes, nous rembobinions, répétions nos phrases. Сегодня плохая погода. Aujourd'hui il fait moche. Le temps était un élément important de cet avenir meilleur, leurs corps n'auraient pas besoin de s'adapter plus que ça, la Lettonie et l'Allemagne connaissaient des températures similaires. Ils n'auraient été préparés ni à la chaleur ni au désert d'Israël, à cet autre pays où ils auraient dû atterrir. Et c'est ainsi que, enfant, je croyais que grand-père, grand-mère et mère étaient venus pour le printemps en Allemagne, pour l'été, l'automne, l'hiver.

Le temps, partout, toujours. À la page 37 d'un livre de ma mère pour apprendre l'allemand, *Deutsche Sprachlehre für Ausländer*, je lis l'exercice suivant: *Wie ist das Wetter heute?* Comment est le temps aujourd'hui? *Das Wetter ist heute sehr schön und wird jetzt alle Tage (täglich, jeden Tag) schöner.* Le temps est aujourd'hui très beau et sera tous les jours (de jour en jour, chaque jour) plus beau. *Der Himmel ist ohne Wolken.* Le ciel est sans nuage. *Wir haben warmes Wetter, die Straßen sind trocken und sauber.* Nous avons un temps

chaud, les rues sont sèches et propres. *Wir werden morgen fast 25 Grad in der Sonne haben.* Nous aurons demain presque 25 degrés au soleil.

Un jour, j'ai appris les autres raisons pour lesquelles ils étaient partis, en fait, la seule raison. Arrière-grand-père Salomon vint à Berlin il y a plus de cent ans, en 1921, et acheta un immeuble. Aucun membre de la famille ne vivait ici, il n'y avait aucune explication pourquoi ici précisément. À vrai dire, c'est cet immeuble qui faisait le beau temps.

Le 4 novembre 1942, le commissaire du Reich en charge de la gestion des biens ennemis écrit :

D'après la déclaration B qui m'a été transmise, le bien, situé à Berlin SO 36, angle Reichenbergerstraße/ Glockauer Straße, propriétaire Zalmann Levitanus, Riga, est considéré comme un bien appartenant à un ennemi. Par la présente, je vous enjoins de déposer dans les plus brefs délais 2 registres fonciers certifiés, d'envoyer le duplicata des procurations de gestion qui vous concerneraient et de renseigner les informations suivantes :

1. Qui a été le gestionnaire du bien au cours des deux dernières années ?
2. À quelles fins le bien est-il utilisé et comment les bénéfices sont-ils employés ?
3. À quelle date le dernier bilan comptable a-t-il été établi et à l'égard de qui ?
4. Sous quelle forme les comptes sont-ils tenus ?
5. Quel est l'état du bien ? D'importantes réparations sont-elles à prévoir ? Si oui, quand ?
6. Quelle est la rémunération mensuelle que le gestionnaire perçoit en moyenne ?
7. En lien avec les réponses aux questions 1 à 6, il est nécessaire d'établir un calcul du seuil de rentabilité approximatif.
8. Le propriétaire est-il juif ?

J.A.

Quatre semaines après ma naissance, le mur tomba. Cette nuit-là, mon père marcha dans les rues de Berlin, heureux, et rapporta un petit morceau de mur démolì. Ce morceau est toujours là. Nous restâmes à la maison, au cinquième étage, dans le salon ouvert, mère, grand-mère, grand-père et moi. La télévision était allumée, les caméras montraient des cris, des larmes de joie, de longues embrassades, des gens acclamaient le nouvel avenir, pleuraient des phrases, un avenir nouveau, meilleur commence enfin. Peut-être que je pleurais parfois moi aussi, ou je dormais surtout, et quand j'étais soulevée dans les airs, ce n'était certainement pas de joie. Grand-père n'était pas assis dans son fauteuil en cuir noir. Il avait pris une chaise de la table en verre, l'avait posée juste à côté du téléviseur, au premier rang, pour pouvoir regarder de très près. Je connais ça des matchs de foot. Il s'asseyait généralement comme ça pendant les retransmissions, commentait les passes, les mouvements, donnait des consignes, et quand une équipe jouait mal, il voulait lui envoyer une lettre avec ses conseils. J'aurais aimé qu'il eût écrit ces lettres. En cette nuit-là de novembre, grand-père ne parlait pas aux images de la télé. Quiconque ne le connaissait pas aurait pu penser qu'un vieil homme était assis là, en pantalon de sport gris, chemise blanche, pull bleu, le visage calme, imperturbable, qui, à la vue des derniers événements, ne laissait

rien paraître. Sous le visage de grand-père se cachait une intranquillité. Il disait toujours que c'était mieux de passer inaperçu. Et personne ne savait rester aussi calme que lui. Dans mon souvenir, je n'entends pas de grand-père élevant la voix, au contraire, s'il y avait une dispute dans le salon ou les autres pièces, c'était lui qui interrompait habituellement, c'est quoi ce boucan, vous voulez que tout le monde vous entende, peut-être?

Mère dit que tous les trois étaient restés avec moi à la maison cette nuit-là, au calme. Grand-mère était assise dans le fauteuil en cuir noir, se changea après minuit pour enfiler sa chemise de nuit longue, parlait entre ses dents, les Rouges, les Rouges, les Rouges... Ils étaient assis là, écoutant ce que racontaient les gens aux caméras, parfois difficilement compréhensibles à cause de la joie, à cause des larmes. Ils ne voulaient priver personne de son bonheur, ils ne savaient simplement pas quoi faire de la sensation étrange dans leurs ventres, de la joie absente de leur salon pour ces temps nouveaux qui viendraient maintenant le mur tombé, pour ces temps inconnus qui pouvaient être pour eux de mauvais augure.

Peu après, les trois frères se réunirent et décidèrent, avant qu'on ne revienne leur confisquer quelque chose, de vendre l'immeuble du père, cet avenir meilleur qui les avait menés ici. Grand-père trouvait, de toute façon, que c'était le bon moment. Toutes ces

années déjà, il avait craint les appels et les lettres de l'administration, la nouvelle que les plafonds moisis de l'immeuble étaient tombés sur les têtes des habitantes et habitants ou des parties de la façade sur celles des passantes et passants, et après, oui, après quoi ? L'argent manquait pour rénover l'immeuble qui avait été réparé pour la dernière fois par des mains de nazis. Des rats couraient à travers certaines pièces, sortaient des recoins, rongeaient le bois. Lors de sa dernière visite dans l'immeuble, mère en aperçut un, il avait semblé plutôt assuré, maintenant longuement le contact visuel, avant de disparaître dans une fente d'à peine un centimètre.

Vingt-cinq minutes séparent l'ancien immeuble de Salomon de mon appartement. En vingt-cinq minutes je peux y être. Je passai devant maintes fois, enfin presque, faisant un détour à la dernière seconde pour éviter de tomber dessus. Une timidité étrange. Un jour, je me dis que j'avais manqué le bon moment, et je ne sais pas très bien quand ce moment aurait pu advenir. Au milieu de tous ces trajets, entre espace et temps, je n'empruntais pas ce chemin-là. Jusque maintenant, jamais je ne me poste devant l'immeuble, je n'imagine pas observer qui en sort, qui y entre. J'aurais pu demander depuis longtemps comment on vit à l'intérieur, comment sont les pièces et les murs, les escaliers, sont-ils encore moisis ? Moi qui cherche dans mes vertiges un appui avec mes mains, je n'y vais pas. Je préfère attendre

les rêves où l'immeuble m'apparaît. Mais ils flairent le piège, les rêves ne m'offrent aucune image et aucun tour, ils courent comme des animaux rusés d'un espace à l'autre, ils m'échappent par la fente la plus étroite.

Grand-mère et moi avions toutefois un moment fixe entre nous. Il y avait les dimanches où nous nous retrouvions entre nos immeubles aux alentours de onze heures. Nous ne pouvions pas rendre visite à grand-père les samedis au cimetière, qui restait fermé le jour de shabbat. Tous les week-ends, nous y allions le dimanche. Grand-mère appelait vers onze heures, disant qu'elle sortait de chez elle. Elle portait son petit sac noir dans une main, un sac en papier solide avec une anse cordée dans l'autre. C'était son sac de cimetière dans lequel elle emportait un petit râteau vert, un chiffon, des gants jetables et une bouteille d'eau de cinquante centilitres. De novembre à mars, elle remplissait la bouteille plastique dans sa cuisine, l'eau était coupée au cimetière durant cette période. Elle avait besoin d'eau pour nettoyer la pierre. À peine avions-nous atteint le terrain qui bordait une forêt, avions-nous tourné en voiture dans le chemin pavé, qu'elle se calmait, arrêtait de parler, nous coupant en pleine discussion. Nous pourrions continuer la conversation plus tard, à présent nous devons rester calmes car nous nous apprêtions à longer des tombes et surtout, grand-père ne devait pas entendre nos désaccords du moment. Un jour, je lui dis que j'étais sûre qu'il nous entendait partout, même à la maison au cinquième étage, comme au cimetière. Elle n'était pas d'accord avec cette idée. Par respect, je ralentissais, aussi

pour qu'elle puisse mieux voir par la vitre, car des connaissances se tenaient peut-être devant les tombes de leurs morts. Quand elle reconnaissait quelqu'un depuis la voiture, quand elle apercevait son amie Minna aller entre les rangées de tombes, par exemple, elle se réjouissait, s'écriait, regarde, Minna est là aujourd'hui. Arrivée sur la tombe de grand-père, elle commençait par le saluer, nous revoilà, lui demandait comment il allait, ce qu'il avait fait depuis une semaine, depuis notre dernière visite. Il avait probablement joué aux cartes ou au tennis de table, peut-être gagné au Котел. Puis se déroulait chaque fois plus ou moins la même chose. Grand-mère me donnait son petit sac noir, posait à terre le sac de cimetière avec râteau, chiffon, bouteille d'eau. Les fleurs étaient d'abord changées, si la semaine avait été chaude, elle me donnait le vase avec la fleur asséchée, s'il avait beaucoup plu, elle était d'avis qu'on ne devait parfois rien changer, les fleurs pouvaient rester encore pour une semaine. J'apportais la fleur asséchée au tas de compost le plus proche, remplissais d'eau le vase en plastique vert, retournais auprès de grand-mère et grand-père, elle installait la nouvelle fleur, généralement une rose. Quand le temps commençait déjà à se rafraîchir et que l'eau ne coulait plus au robinet, grand-mère achetait une composition florale qui pouvait être posée sur la pierre où était gravé *IN LIEBE DEINE FAMILIE*. Étape suivante, les gants jetables. Je les lui tendais, assistais

l'ancienne dentiste qui donnait l'impression de vouloir regarder éternellement dans la bouche de son mort. Mère lui avait donné un coup de main au cabinet pendant un temps. Je passai des années à chercher des papiers, j'aurais aimé trouver un certificat de travail, comment grand-mère avait résumé et noté le travail de sa fille. Ma mère dit que je n'avais pas besoin de chercher, elle n'avait jamais eu un papier de ce genre. Grand-mère enfilait la paire de gants, creusait la terre avec le râteau, ramassait quelques feuilles, arrachait les mauvaises herbes. Elle s'agenouillait comme elle le faisait chez elle pour nettoyer les sols. Je n'avais pas le droit de la soulager de cette tâche, alors j'attendais jusqu'à ce qu'elle se relève. Parfois, en se relevant, elle perdait l'équilibre, le blâmant de s'en être allé. Je me tenais à côté d'elle, prête à la retenir. Je prenais la bouteille pleine que nous avions apportée ou remplissais la vide quand, entre avril et octobre, l'eau n'était pas coupée, la donnais à grand-mère, elle versait l'eau sur le haut de la pierre, la laissait couler, versait de nouveau de l'eau sur la pierre, me donnait le chiffon. Je répandais l'eau et à la fois séchais la pierre. Elle grattait de ses doigts certains endroits, les traces de fientes, arrangeait les cailloux que nous laissions après nos passages. J'essuyais les traces des cailloux. Grand-mère me prenait le chiffon des mains, séchait le haut de la pierre. Elle retirait ses gants jetables, me les donnait, je les mettais dans le sac, elle utilisait une paire

plusieurs fois. Et de ses doigts découverts, elle passait sur les lettres du nom de grand-père, y cherchait des saletés éventuelles. Après quoi, elle ouvrait sa main, caressait le nom de sa paume, en avant et en arrière, lui disait au revoir, nous annonçait pour le dimanche suivant, sept jours plus tard. Avant de quitter la tombe, de rentrer à la maison, elle posait son bras sur la pierre inclinée qui lui arrivait presque à l'épaule, parfait pour une dernière embrassade ou pour appuyer son corps contre son épaule éternelle. Et se tenant ainsi là, elle demandait à ce qu'on la photographie. Pour elle, la pierre était toujours grand-père qu'elle venait désormais voir sous cette forme. On aurait dit que chaque dimanche, la pierre l'attendait.

Je pris beaucoup de photos, une série d'environ cent images. Sur sept ans, printemps été automne hiver, peu importe. Un jour, je commençai à décrire ces photos, ce que grand-mère portait ces jours-là. On voit sa tenue du dimanche jusqu'à la quinzième photo, ensuite j'arrêtai. Elle en fit imprimer certaines, les ajouta aux lettres qu'elle écrivait à ses proches en Lettonie. Je ne sais pas l'effet que cela pouvait faire de recevoir ces photos des années après le décès de grand-père, si ses proches s'inquiétaient, s'ils s'étonnaient que grand-mère envoie des photos, souriante sur la tombe de grand-père, tel un prolongement d'eux-mêmes, prises lors d'une occasion particulière. Je crois qu'elle voulait lui rendre

visite aussi souvent car, étant non-juive, elle savait qu'elle ne reposerait pas à son côté, que le cimetière serait le lieu de leur ultime séparation.

Toutes ces années, je regardais et écoutais avec quelle adresse elle se mouvait dans cet endroit, lavant la pierre, lui parlant, cherchant sa présence. Souvent je me contentais uniquement du nécessaire, attendais le moment de devoir prendre la photo. Intérieurement, je ne supportais pas cette image de dévouement alors que j'aurais souhaité avoir cette adresse, j'aurais dû demander à grand-mère de m'apprendre à parler aux pierres. Au lieu de quoi, je la pressais de partir, l'air impatiente dans mon incapacité, pensant aux autres choses importantes pour le reste de la journée. J'ai plein de choses à faire, disais-je. Il ne me venait pas de meilleure excuse.

traduit par Jeffrey Trehudic

Ricarda Messner

née en 1989, est cofondatrice et éditrice de la revue *Flaneur*, dont chaque numéro est consacré à la rue d'une ville. En 2025, elle publie son premier roman pour lequel elle reçoit la bourse Alfred Döblin et le prix littéraire de la ville de Fulda. Elle vit et travaille à Berlin.

Le texte de Ricarda Messner correspond à plusieurs extraits de ce premier roman, *Wo der Name wohnt* («Adresses d'un nom») © Suhrkamp Verlag AG, Berlin, 2025.

Nadine Olonetzky

*Où va la lumière
quand le jour s'en est allé*

Argenterie

Je rêve. Mon chat noir plonge dans un jacuzzi géant et nage avec des mouvements puissants pour rejoindre l'autre bord dans l'eau agitée, tourbillonnante. Là, il réapparaît, sort du bassin, et trempé comme il est, me regarde, sérieux et énergique. Il ne craint pas l'eau et n'est pas peureux, il est fort, souple, plein de vie.

J'étais assise à côté de mon père sur un banc du jardin botanique. Les mots et les phrases sortaient toujours de sa bouche en un flot ininterrompu et se déversaient dans l'air parfumé et doux. Les premiers asters balançaient leurs têtes au vent. J'écoutais, les lèvres légèrement ouvertes, respirant à peine et suivant des yeux le flot jusqu'aux asters, puis plus loin, par-delà les parterres de fleurs et les allées de graviers, jusqu'aux vieux arbres au fond du jardin.

Il ne me dit pas ce qui s'était passé à Izbica. Sans doute n'en savait-il rien. Ou alors rien de précis. Il me dit que mon grand-père avait *disparu*. *Peut-être fusillé. Peut-être gazé. Nous ne savons pas précisément.*

Mon père se mit à raconter. Enfin. *Ton grand-père était négociant en tabac. Je suis certain qu'il aurait été heureux de te connaître.* Ça, je le savais déjà. C'étaient les seules phrases au sujet de mon grand-père qu'il lui arrivait de prononcer du temps où il taisait tout le reste. Pourquoi répétait-il toujours cette phrase ? Le soleil brillait au-dessus des arbres du jardin botanique. De loin, je pouvais voir des gens qui se baladaient à deux ou en petits groupes entre les parterres, qui se penchaient en avant, lisaient quelque chose, pointaient telle fleur ou telle autre du doigt, poursuivaient leur promenade. En même temps, je voyais devant moi un champ très vaste, complètement retourné. J'avais peur d'y pénétrer. Jusqu'à ce jour-là, il n'en avait pas parlé. *Je te raconterai tout cela quand tu seras assez grande.* Et j'étais donc désormais assez grande.

Il faisait des phrases courtes. *Ensuite, je suis allé à Wuppertal.* Par exemple. *Ensuite* voulait dire *après le camp de travail*. Mais je sais maintenant, c'est écrit noir sur blanc dans les documents jaunis, que ce n'est pas tout à fait vrai. Il n'était pas seul. Il était avec sa femme. Il aurait dû dire : *Nous sommes allés à Wuppertal.* Pourquoi ne le formula-t-il pas ainsi ? *À ce moment-là, ton grand-père était probablement déjà mort.* Il était déjà mort, c'est écrit dans les documents. *Ils ont tout emmené.* C'est vrai. Tout sauf une photo, une seule. Elle est parvenue jusqu'à moi.

Il y a tant de choses qu'il ne raconta pas.

Dans les documents, je trouve la liste des objets qui avaient été *emmenés*.

« 4 septembre 1958. Dans l'affaire de restitution opposant les héritiers de Moritz Olonetzky, auparavant domicilié Hospitalstraße, Stuttgart, au Reich allemand, pour faire suite à la note de la Direction générale des impôts en date du 06/08/1958, il est précisé que, selon les renseignements apportés par la Communauté israélite de Stuttgart, le défunt fut déporté le 26/04/1942 de Stuttgart directement à Izbica.

Il faut par conséquent admettre que ses effets mobiliers, à supposer qu'ils étaient toujours en sa possession au moment de sa déportation, furent confisqués au profit du Reich allemand. Les requérants sont tenus d'apporter des éléments de preuve concernant le détail des biens confisqués. »

Mon père soumit ses premières demandes d'indemnisation en 1950. Il ne savait pas encore qu'il en aurait pour plus de vingt ans. Les courriers s'empilaient; il devait soumettre chaque demande séparément. « Préjudice matériel » constituait un domaine à part. « Préjudice résultant de l'atteinte à la liberté », un autre. « Préjudice résultant des dommages corporels et de l'atteinte à la santé », un troisième.

Afin de pouvoir répondre aux demandes de l'« Office régional des réparations » de Stuttgart quant au « préjudice matériel », il dut se concerter avec sa sœur Paula et se souvenir. Seize années avaient passées depuis le temps

où ils avaient vécu au 17 de la Gartenstraße. Que pouvaient-ils ressentir au moment de revisiter en pensée chacune des pièces? De se remémorer les lits, le salon, la cuisine et les repas pris en commun? Revirent-ils le canapé et la commode? Ouvrirent-ils dans leurs têtes les tiroirs et les armoires? Que virent-ils? Qui virent-ils?

Certaines personnes étaient en mesure de joindre à leurs demandes des photos qui prouvaient l'existence des meubles se trouvant jadis dans leurs appartements. De la vaisselle qui leur servait à prendre leurs repas. Et des peintures qui ornaient les murs.

Mon père et ses frères et sœurs ne pouvaient pas le faire. Ils avaient joint à leur demande le récépissé de la «Caisse de crédit Stuttgart-Sud» en date du 2 juin 1939. Comment avaient-ils bien pu se le procurer? Ce récépissé n'avait-il pas été réduit en cendre lors de la tempête de feu, comme tout le reste? Ne s'était-il pas décomposé en matière organique, minérale, en molécules dans la terre de Stuttgart?

Ils établirent une liste; c'est elle qui constitue l'annexe d'un courrier adressé à l'«Office régional des réparations» daté du 16 octobre 1957:

Chambre à coucher: acajou
1 armoire à glace
1 coiffeuse

2 tables de nuit
2 lits

Séjour : chêne
1 table
12 chaises (revêtement cuir)
1 crédence
1 buffet

Salon : acajou
2 fauteuils
1 canapé
1 guéridon de fumeur
1 vitrine
1 piano
1 tapis 3×4 environ (ne peut être décrit plus précisément)

Chambre d'enfants
2 grands lits en bois
1 sommier métallique
1 lit enfant
1 méridienne
1 tapis
1 bureau en chêne, avec chaise

Cuisine
1 buffet
1 table
4 chaises
1 assortiment complet de linge de table
1 service de table 12 p^{ces}, Rosenthal à bordure double dorée
1 service de table 12 p^{ces}

2 services à café de 12 p^{ces} chacun, argent
1 chandelier
1 table d'échec avec échiquier incrusté,
bois peint en rouge avec 4 chaises

Linge de corps, de lit, de table etc.

En outre 200 livres, cinq peintures à l'huile, une horloge, un grand tapis (afghan), plusieurs luminaires et le mobilier d'une véranda.

Mon père finit d'estimer la valeur des effets mobiliers avec l'aide des avocats. « Avant sa déportation à l'Est, peut-on lire dans ce courrier, le père du requérant avait un appartement de 4 pièces dans l'immeuble situé au 17 de la Gartenstraße, constitué comme suit: 1 salon 1 000 Reichsmark, 1 chambre à coucher (double) 800 RM, 1 chambre d'enfants avec 2 lits et 1 canapé 500 RM, 1 séjour 700 RM, mobilier de véranda 300 RM, 1 grand tapis persan (afghan), 2 petits tapis persans, 1 carpeste, 1 tapis, 1 tapis en peluche, 1 peau de mouton total 3 000 RM, 4-5 peintures à l'huile 600 RM, 1 grande horloge 150 RM. Luminaires d'une somme de 500 RM, 1 bureau en chêne 50 RM, 200 livres 500 RM. Valeur totale: 8 100 RM.

En outre 2 bougeoirs de shabbat 300 RM, 1 étui à cigarettes en or massif 500 RM, 1 gros collier de femme, en or 18 carats avec médaillon 200 RM, 1 bague avec monogramme, en or 14 carats 80 RM, un pendentif en perle 20 RM,

un service complet d'argenterie 12 couverts
300 RM, au total 1 400 RM.»

C'était donc tout cela que Moritz avait
«abandonné»?

Les souvenirs de mon père et de ma tante
étaient-ils justes, n'avaient-ils vraiment rien
oublié? Ils en avaient sûrement oublié, mais,
pour l'heure, cela n'avait aucune importance.
Et pourquoi indiquaient-ils la valeur de tous
ces objets en Reichsmark? La Deutsche Mark
avait été introduite dès juillet 1948 dans les
trois zones d'occupation à l'Ouest. En 1942,
un kilo de pain coûtait 0,37 Reichsmark, en
1957, il coûtait 0,72 Deutsche Mark.

En 1942, Moritz avait «abandonné»
9 500 RM en tout, soit 25 676 kilos de pain,
presque 26 tonnes. En 1957, la valeur de ses
effets mobiliers fut convertie «conformément
à l'article 1, paragraphe 11 du BEG, en
Deutsche Mark selon un rapport de 10:2»
et ramenée à 1 900 DM. Restaient donc
1,3 tonnes de pain qu'il avait «abandonnées».

Cendre

Depuis quand les humains ne fabriquent-ils plus des choses pour leur seul usage, mais aussi pour leur simple et pur plaisir? Ou pour en faire étalage? Pour lever des remparts autour d'eux et s'y cacher? Ou alors, pour le dire de manière plus positive, pour se rassurer? La montagne d'objets que chacun d'entre nous accumule! Certaines choses étaient déjà là avant notre naissance et nous en laissons beaucoup à notre mort.

La bague que mon arrière-grand-père Jean, l'orfèvre, fabriqua pour mon arrière-grand-mère Judith, la femme douée en affaires, sur laquelle il ajouta un minuscule brillant à la naissance de chacun de ses enfants, seyait aussi à ma grand-mère Thérèse. Elle alla ensuite à ma mère et elle est désormais à mon doigt, sans qu'il n'ait jamais fallu la rétrécir ou l'agrandir. Mais la plupart des choses que nous possédons ne nous survivent pas. Elles ne nous accompagnent qu'un temps. Je les achète, les utilise, les aime. Je les use jusqu'à ce qu'elles s'épuisent et tombent en miettes ou jusqu'à ce qu'elles se cassent et ne puissent plus être réparées. Ou bien je les perds, je les gaspille, m'en sépare. Je les apporte au *Brockenhaus*, comme on appelle le brocanteur en Suisse, le *Schmattesladen*. J'en fais des brics parmi les brocs.

Les choses sont des signes. Elles parlent. Elles me disent d'où je viens, qui je suis et qui je voudrais bien être. Elles le montrent aussi à d'autres gens qui voient ces objets et savent les déchiffrer. «4 septembre 1958. Il faut par conséquent admettre que ses effets mobiliers, à supposer qu'ils étaient toujours en sa possession au moment de sa déportation, furent confisqués au profit du Reich allemand.» Celui à qui l'on prend tout perd un langage. À la fin des années cinquante, cela n'avait plus d'importance pour Moritz et ma tante Anna; tous deux étaient morts. Mais pour ma tante Paula, mes oncles Efrem et Avram et pour mon père, cela avait son importance. Et aussi pour nous, leurs descendants.

Où sont donc passés toutes ces choses que mon grand-père avait en sa possession? Qui les acheta à prix cassé lorsque Moritz dut s'en séparer? Qui les confisqua, alors qu'il n'avait presque plus rien et qu'il dut se mettre en route pour le Killesberg et son «envoi vers l'Est»?

Qui les revendit à prix bradé ou aux enchères pour en tirer le meilleur profit? Qui transforma l'argenterie en argent? Qui préféra la garder pour lui? Dans quels séjours furent installés le canapé, la crédence, la méridienne, le guéridon de fumeur? Qui jouait du piano? Qui buvait son café dans ces tasses, qui mangeait dans ces assiettes? Qui dormait dans ces draps? À quel cou était désormais accroché le collier en or avec son médaillon? Qui joue aujourd'hui aux échecs?

Peut-être que toutes ces choses ne se trouvèrent bientôt plus nulle part. Stuttgart et ses environs furent bombardés ; cela commença dès 1940 et ne cessa plus jusqu'à la fin de la guerre. Le centre-ville finit par être réduit en cendres et même le Killesberg fut constellé de cratères de bombes. *Tout était détruit. Des ruines partout*, dit mon père. Toutes ces choses n'étaient probablement plus que cendre, poussière grise tourbillonnante, emportée dans les airs, seulement visible l'espace d'un instant. Ou alors elles avaient été fondues, éclatées, carbonisées. Et n'étaient plus que minéraux, bactéries, molécules dans la terre d'Allemagne, minuscules particules capturées dans le sol et recouvertes de terre.

Les ruines amoncelées finirent par former un paysage qui contiendrait pour toujours la vaisselle brisée, les meubles cassés, les souvenirs, les choses et les êtres désagrégés. Qui renfermerait toutes les vies réduites en lambeaux dans les demeures qui les avaient abritées. Qui enfouirait toutes les pensées éclatées et les cris arrachés. Qui était désormais muet et paisible, mais toujours plein à craquer.

Un paysage plein de creux, tels les plis ou les aisselles d'un corps géant où les aubépines fleurissent. Des buissons à hauteur de genou poussent sur ses courbes, de l'herbe fine les recouvre comme un duvet naissant. Aujourd'hui, les chemins qui le sillonnent sont idylliques. Depuis les endroits les plus élevés, la vue est agréable, on y trouve des

foyers avec de la cendre et des bouts de bois, des morceaux de papier et des débris d'aluminium.

La glycine fleurit sur la pergola. Elle grimpe sur l'entrée du garage par un côté. Le houblon, le lierre et le chèvrefeuille viennent à sa rencontre par l'autre côté. C'est un petit miracle, chaque année, de voir la vitesse à laquelle le houblon s'élève. Tandis que la glycine perd ses feuilles à l'automne, sans reculer, et qu'elle gagne chaque année un peu plus de terrain, il faut tailler le houblon près du sol. Il retrouve toute sa vigueur au printemps. Les grappes de la glycine retombent généreusement, elle perd déjà ses premiers pétales, qui s'échappent de son feuillage vert clair et volent à terre. *Blauregen*, cette plante porte bien son nom en allemand. Il pleut bleu.

Combien de bleus existe-t-il ? Bleu comme les grappes de la « pluie bleue », bleu comme les fleurs de lin. Bleu comme le lac et bleu comme le ciel qui le recouvre. Bleu comme les motifs de la porcelaine de Meissen. Bleu comme l'heure après le coucher du soleil. Bleu comme le saphir de ma mère. Bleu comme « faire bleu ». Bleu comme notre planète, cette grosse bille bleue.

Le 25 avril 1958, la Direction générale des impôts de Stuttgart opposa un « refus

conservatoire » à la demande d'indemnisation pour « préjudice matériel » :

« D'expérience en effet, était-il expliqué dans le courrier, les juifs étaient forcés, en raison des restrictions de logement auxquelles ils étaient tous soumis, à vendre petit à petit des parties de leurs effets mobiliers ne serait-ce que par manque d'espace, de sorte que par la suite ils ne disposaient souvent plus que du strict nécessaire.

En l'absence de documents prouvant l'existence des biens mentionnées, la question du nombre et de la nature des effets mobiliers réputés présents au moment de la déportation dépend de la question conséquente de l'assujettissement du déporté à des changements domiciliaires et de leur nombre avant la déportation.

Le défunt était auparavant domicilié dans l'immeuble de la Gartenstraße 17 et dut par la suite déménager dans le bâtiment de la Hospitalstraße 34. Messieurs les requérants sont priés de se prononcer sur ce point. »

D'ailleurs : qu'est-ce qui disait que Moritz était vraiment mort ? La liste des déportés et l'attestation de déportation ne suffisaient pas ; il n'y avait pas d'acte de décès. Peut-être que Moritz ferait une réapparition soudaine : 77 ans, mais frais comme un gardon, et plus dur à cuire, plus têtu que jamais ? Peut-être que les lits, les tables, la vaisselle et les draps n'avaient pas non plus disparu dans les trafics ou les bombardements, mais qu'ils

referaient surface, rendant caduque la question de l'indemnisation ?

De fait, qu'est-ce qui disait que les requérants étaient réellement en situation de faire valoir leurs droits ? Qui le disait ? « Y a-t-il eu des messages depuis le 8 mai 1945 ? » Non. « Il incombe aux requérants d'apporter les preuves de cet état de fait. »

Avant de pouvoir parler de meubles ou de vaisselle, il fallait donc retrouver Moritz ou le déclarer mort.

« Tribunal d'instance de Stuttgart, section déclaration des décès, 23 juillet 1952.

À l'attention de Messieurs les avocats. Dans la mesure où le bureau d'état civil de Stuttgart n'est pas en mesure de communiquer d'extrait d'état civil, il est demandé d'apporter les pièces suivantes au dossier dans l'affaire susmentionnée : acte de naissance du requérant et acte de mariage du disparu. Il est en outre demandé de faire état des noms des autres enfants du disparu ainsi que de leurs dates et lieux de naissance. Quelle était la profession du disparu ? L'inspecteur judiciaire. »

Mon père écrivit au tribunal d'instance : « Mon père, Moritz Olonetzky, né le 1^{er} mai 1881 à Odessa, était domicilié à Stuttgart depuis 1906 environ et fut déporté en 1942 depuis cette ville dans un camp à ou près de Lublin.

Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de mon père après sa déportation. Ni moi ni mes frères et sœurs encore en vie ne savons à quel moment mon père est mort.

Je demande que la date de décès de mon père Moritz Olonetzky, né le 1^{er} mai 1881, soit fixée par arrêté judiciaire au 31 décembre 1942 sans émettre d'avis public. »

Le tribunal n'était pas d'accord ; il fallait émettre un avis public. « En sa qualité de fils du défunt, Monsieur Emil Benjamin Olonetzky, né le 7 avril 1917, a demandé une indemnisation en raison des préjudices que ce dernier, selon ses dires, aurait subis, motivant sa demande par le fait que son père aurait eu à porter l'étoile jaune à partir du 19 septembre 1941 et aurait été déporté depuis son domicile de Stuttgart vers le camp de concentration de Izbica et qu'il aurait disparu depuis.

Aucune décision n'a encore été prise dans cette affaire, mais il faut admettre que le défunt a bien eu à subir des préjudices en raison de son appartenance à la race juive et qu'il a par conséquent été persécuté au sens de l'article 1 du BEG. »

C'est la raison pour laquelle l'avis suivant fut publié en juillet 1952 :

« Emile Benny Olonetzky, graphiste à Zurich, Suisse, demeurant Holbeinstrasse 22, représenté par les d^{rs} Ostertag, Ulmer, Werner et Seyfarth, avocats à Stuttgart, Charlottenstrasse, a demandé que soit déclaré

le décès de son père, Moritz Olonetzky, né le 1^{er} mai 1881 à Odessa, cigarettier, par la suite agent général, domicilié à Stuttgart, déporté à Izbica (région de Lublin) le 26 avril 1942 et disparu depuis.

Le disparu est sommé de se présenter avant le mardi 15 septembre 1953, délai de rigueur, au tribunal d'instance de Stuttgart, Archivstraße 15, rez-de-chaussée, bureau 180, sous peine d'être déclaré mort. Toutes les personnes disposant d'informations sur le disparu sont sommées de les porter à la connaissance du tribunal au plus tard avant la fin du délai prévu par le présent avis. Signé Stahl, Président du tribunal d'instance de Stuttgart.

Coût de la publication de l'avis : 2,50 DM. »

Pour la première fois depuis que j'étudie ces documents, je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. Le disparu est tenu de se présenter au bureau 180, en rez-de-chaussée ! Comme dans la chanson de Manni Matters : *Är isch vom Amt ufbotte gsy, am Fritig vor de Nüne / By Schtraf, im Unterlassigsfall, im Houptgebäud, Block zwo / Im Büro 146 persönlich go z'erschiine* ! [Il a été convoqué par les autorités et doit se présenter vendredi avant neuf heures au bâtiment principal, bloc II, bureau 146, sous peine de sanction] Sous peine ! Il ne s'est pas présenté dans le délai imparti !

D'un autre côté, qu'est-ce que la bureaucratie aurait pu faire d'autre ? « La présentation du certificat de décès est impérative. »

L'avis fut-il publié dans plusieurs quotidiens? Fut-il affiché dans une vitrine près de l'entrée du tribunal d'instance?

Mon père ne me dit jamais ce qu'avait signifié pour lui de rechercher son père. De ne pas le retrouver. D'attendre de voir si Moritz se manifesterait ou ferait une réapparition complètement inattendue. Non pas un dibbouk, mais un être de chair et d'os, bien vivant.

Mais Moritz resta introuvable. Fumée, cendre, poussière grise tourbillonnant dans les airs. Emportée, éparpillée aux quatre vents, visible seulement l'espace d'un instant. Ou alors matière organique, minérale, bactéries, molécules dans la terre de Pologne, minuscules particules capturées dans le sol, recouvertes de terre, dissimulées, *nous n'en savons rien*.

Le 8 janvier 1954, le tribunal d'instance de Stuttgart acta la mort de Moritz. «Le disparu ne s'est pas présenté dans les délais impartis. Sa mort est fixée au 31 décembre 1945, minuit. Les frais de justice sont à la charge du tribunal. La décision entre en vigueur immédiatement», est-il confirmé dans une attestation en date du 5 mars 1954. Moritz était désormais officiellement mort. Mais la procédure continuait de traîner en longueur. Comme toujours.

Mon père, ma tante Paula, mes oncles Efrem et Avram, tous durent constituer plusieurs dossiers en parallèle et les suivre.

« Préjudice d'affection concernant le conjoint, les enfants ou les parents et grands-parents, ici : le père »

« Préjudice résultant de l'atteinte à la liberté »

« Préjudice résultant des dommages corporels et de l'atteinte à la santé »

« Préjudice matériel »

« Préjudice à la formation »

« Préjudice à l'avancement professionnel »

« Préjudice à l'assurance salariale »

« Préjudice à l'assurance maladie »

« Préjudice résultant des amendes et prélèvements spéciaux »

Préjudice sur préjudice sur préjudice, en même temps qu'il fallait s'installer dans un nouveau pays. C'est-à-dire entendre une langue complètement étrangère. Apprendre peu à peu cette langue. Trouver du travail, acheter des lits, acheter de la vaisselle. Acheter un canapé. Être à nouveau assis sur une chaise, dans un appartement. Être allongé dans son lit et essayer de dormir. Faire de mauvais rêves, réessayer d'aimer. Parcourir de nouvelles rues et faire ses courses. Et donc recommencer à cuisiner et à raconter des blagues pendant les repas. *C'est le diable qui se rend au Café Treblinka à Lublin et qui commande un « brun »...*, vous la connaissez, celle-là? Recommencer à rire, à se promener le long de la plage, à se reposer au jardin botanique, à trouver des amis. Retrouver des amis.

Et, au milieu de tout cela, devoir repenser au passé? Remonter le temps? Devoir tout

prouver dans les moindres détails? C'était vers l'avant qu'il fallait regarder, c'était cela qui importait et qui était plus facile, somme toute. Mais quand on a des droits, il faut pouvoir expliquer pourquoi on les a.

« Le défunt dut abandonner ces effets mobiliers au moment de sa déportation en Pologne. C'est pourquoi une indemnisation est demandée au titre de l'article 51 du BEG. » Qu'en a-t-il coûté à ma tante Paula et à mon père de prendre sur eux et de se représenter ce qui avait été plus de dix ans auparavant, afin d'être en mesure de répondre aux questions, conformément au *Bundesentschädigungsgesetz* (BEG), la loi fédérale relative à l'indemnisation des victimes des persécutions nazies? Ils tentèrent de prouver l'existence d'objets dont ils ne se souvenaient pas clairement. Ou dont ils se souvenaient, au contraire, très exactement. Nombreux sont ceux qui ne voulaient ou ne pouvaient le faire.

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire « Office régional des réparations »? Qui y officiait? Sur quoi s'appuyaient-ils? Rien ne pouvait être simplement réparé.

traduit par Sophie Picard

Nadine Olonetzky

née en 1962 à Zurich en Suisse, a suivi des études de germanistique, d'histoire et de philosophie à Berne et d'art à Zurich. Elle écrit sur des thèmes liés à la photographie, l'art et l'histoire culturelle et édite des monographies avec des artistes et photographes. En 2019, voulant faire poser des *Stolpersteine* à la mémoire de ses proches, elle plonge dans les archives familiales, qui inspireront son livre pour lequel elle est en 2025 l'une des lauréates des prix suisses de littérature décernés par l'Office fédéral suisse de la culture.

Le texte de Nadine Olonetzky correspond à deux chapitres du livre *Wo geht das Licht hin, wenn der Tag vergangen ist* (« Où va la lumière quand le jour s'en est allé ») © 2024, S. Fischer Verlag GmbH, Frankfurt-am-Main. Tous droits réservés © S. Fischer Verlag GmbH.

Feridun Zaimoglu

Fils sans père

Années quatre-vingt. Je me souviens de ma deuxième année à Kiel, où je m'étais installé pour commencer mes études de médecine. Un chrétien fanatique m'identifia comme sa proie, le musulman qu'il voulait retourner. Un Noir originaire d'Afrique, personnage sympathique, qui se brossait les dents sans doute plusieurs fois par jour : il sentait le dentifrice. Il portait des chemises de couleur ocre et prune, avec des pointes de col rapportées et garnies de petits boutons de nacre. Je participais à un groupe de lecture biblique, dans l'espoir que ces gentils chrétiens me récompenseraient en me faisant un don. J'étais un étudiant sans le sou.

J'étais assis au milieu des chaises en demi-cercle sur lesquelles les jeunes femmes pieuses de la paroisse avaient pris place presque toutes en même temps, comme si le Saint-Esprit les y avait déposées. Le prêtre parla du baptême pénitentiel, de la rédemption par le repentir sincère. De paroles qui apportaient la guérison. Du vieux tentateur qui rôdait autour des maisons. Qui nous soufflait des désirs, qui bourrait nos âmes de ces désirs comme les femmes bourraient de fibre les animaux en peluches qu'elles tricotaient. À ce moment précis, je dressai l'oreille : c'était vraiment une drôle de comparaison. Cela devint de

plus en plus bizarre. Il raconta qu'enfant, il avait essayé de faire entrer une souris morte dans une boîte d'allumettes, qu'il n'avait pas seulement essayé, mais l'avait vraiment fait, or la souris morte, sans doute bien nourrie, prenait beaucoup de place et il n'avait pas réussi à faire glisser complètement la boîte dans son étui.

Le prêtre dit : « Imaginez-vous ça : je voyais un bout de tête de souris, plus précisément : deux petits yeux en bouton de bottine, voilés, les petites oreilles, les mignonnes petites oreilles étaient pliées, et déjà je versai ma première larme sur ce quart de petite tête. Je poussai l'autre côté du tiroir de la boîte, mais il s'était coincé. Pouvez-vous imaginer ce que je ressentais ? La détresse m'envahit. Je ne sais plus comment l'histoire s'est terminée. Pourquoi est-ce que je vous parle de cette souris ? Aujourd'hui nous avons un invité, un invité qui a une foi différente. Et si je ne m'abuse, dans sa langue on utilise des images. Le Sauveur, lui aussi, a parlé en paraboles. »

Les femmes et le chrétien d'Afrique me regardèrent en souriant et en penchant la tête. On aurait dit qu'on leur avait tordu le cou. Je remarquai la profonde ride sur le front du prêtre. Était-ce une cicatrice ? Ou bien exprimait-il ainsi son mécontentement ? Je m'étais pourtant assis à la place qu'on m'avait désignée. Ne s'agissait-il pas ici de glorifier Dieu ? Comment ce Noir avait-il dit, déjà ? Dédiaboliser. Comment cela était-il possible, au milieu de ces jeunes femmes sans

maquillage, dont les jupes en polyester leur arrivant aux chevilles crépitaient à chacun de leur mouvement? Boîte, étui, œil de souris, larme qui s'écrase sur les oreilles repliées de la souris. Les membres de cette paroisse avaient-ils dû prêter serment de soumission au prêtre? Est-ce que je devais m'incliner devant lui pour que le panier de collecte circule avec sa bénédiction? Les femmes avaient l'air de plier en deux chacun de leurs billets et de les cacher au tréfonds de leurs sacs à main.

L'une des femmes leva la main comme une écolière timide et dit, après que le prêtre l'ait encouragée d'un signe de tête: «Notre invité désire-t-il recevoir le Salut? Est-il conscient que nous nous sommes engagés dans la mission auprès des païens?»

Je me sentis pris au dépourvu. Je ne voulais pas me convertir. Je participais à cette séance sous la pression amicale de l'Africain. Celle qui venait de parler portait une frange qui ressemblait à un épais rideau empêchant de voir son front. J'allais faire une réponse, à ce moment-là elle arrangea sa frange et je vis l'espace d'un instant deux grains de beauté sur son front, gros comme l'ongle du pouce et deux mots me vinrent à l'esprit: des bourgeons divins. Je dis que je croyais en Dieu, que c'était complètement stupide de ne pas y croire, que, dans mon cas, on n'avait donc pas affaire à un athée qu'il s'agissait de gagner à la cause. La femme m'interrompit. La peau de ses mains était d'une pâleur étonnante. Regardant l'Africain, elle parla de

mon opinion erronée : il m'était impossible de me sauver par moi-même, il fallait qu'on me convertisse.

Une autre femme applaudit et s'écria à plusieurs reprises : « Oui, tout à fait ! » Un sac posé contre le pied d'une chaise se renversa et quelques billes de marbre roulèrent jusqu'aux pieds du prêtre. Il n'esquissa pas un geste pour les ramasser. Il les tapota doucement du bout de sa chaussure. Ce faisant, il remarqua les éclaboussures de boue sur le dessus de ses mocassins marron clair. Il se pencha et gratta un peu, j'entendis le grattement, la femme et le chrétien noir entendirent le grattement et je dis, parce que j'étais en colère : « S'il vous plaît, restez digne ! » Il m'enjoignit de quitter le groupe sur-le-champ. Je sentais le sang cogner dans mes veines. Je repartis les mains vides.

Le Noir me courut après, il voulut me consoler, mais je ne voulais pas qu'on me console, alors il parla de la femme qui s'était adressée à moi, qui défendait une interprétation stricte des Écritures et qui était connue par ailleurs pour son franc-parler ; dernièrement, elle lui avait parlé de ses sentiments : « Je n'arrive pas à chier, parce que je t'aime ! » Quelle brutale déclaration d'amour, n'est-ce pas ? Il l'avait priée de ne pas prononcer de telles grossièretés.

Alors que nous parcourions ainsi le campus au crépuscule, il murmura : « Jamais, non, jamais ! » Il était obsédé par l'idée qu'il était mon sauveur. Je devais me convertir,

et grâce à ma conversion, gagner les faveurs de cette femme. Mais je ne voulus plus rien savoir. Au contraire, je devins méfiant, car ce nouveau chrétien n'avait plus du tout l'air d'un Africain aux connaissances linguistiques limitées qui se frayait tant bien que mal son chemin en Allemagne.

Je m'arrêtai à côté du soi-disant local à vélo, on y descendait par une rampe avec des marches, bizarrement des pigeons s'envolèrent de la cave, en voyant ces animaux, qui, dans sa foi, sont sacrés, l'Africain s'arrêta lui aussi : il m'avoua qu'il était Allemand, qu'il n'avait encore jamais rencontré son père, un soldat américain, et qu'il croyait profondément que Jésus avait dit : « Sois sage comme le serpent et vrai comme la colombe ! » Comme le lui conseillait son Sauveur, il rusait : un Africain converti faisait plus grande impression sur les tièdes et sur les incroyants. Mais jamais, au grand jamais, il n'était tenté de développer son mensonge. Le mensonge selon lequel il était un Africain parlant mal l'allemand. Qu'est-ce que cela signifiait ? Le prêtre et les femmes de la paroisse se servaient de lui comme d'un appât. Cela ne lui pesait pas sur la conscience. Mais que pouvait-il bien faire pour la folie amoureuse de Judith ? Judith, c'est donc ainsi que se nommait la femme à la frange en rideau sur le front, celle qui m'avait posé toutes ces questions.

Quelques jours plus tard, Judith, le croyant noir, qui, pour preuve de sa confiance, m'avait révélé son véritable nom :

Richard, deux étudiantes de philo et moi nous trouvions dans la petite salle de cette communauté évangélique indépendante. Je tentais de m'abîmer dans la contemplation du tableau posé contre un lampadaire. Le jugement divin sur Sodome. On y voyait Loth et ses deux filles, guidés par des anges, en train de fuir hors de la ville. Sur le sentier derrière lui, une colonne de pierre surmontée d'une tête pas encore pétrifiée. C'était la femme de Loth qui n'avait pas obéi à l'interdiction et s'était retournée. Des petits éclats d'ardoise lui sortaient du front. La ressemblance de la femme de Loth avec Judith était effrayante.

Judith dit : « C'est un tableau que mon dernier amant a peint. J'ai posé pour lui. Je n'y ai pas vu malice ». Pourquoi nous étions-nous retrouvés en ce lieu ? Je n'avais pas l'intention de devenir chrétien. Il est vrai que je ne vivais plus que de filet de poulet, au supermarché les vingt tranches coûtaient soixante-dix-neuf centimes. Je discutai avec Richard, il discuta avec les femmes de la paroisse. Elles voulaient faire dépendre un don unique de cent marks qu'elles me remettraient de la rencontre que nous aurions et durant laquelle on pourrait se convaincre de ma sincérité spirituelle.

Une fois de plus, je me retrouvais donc assis au milieu de bons chrétiens. Le tableau du jugement divin était peint en couleurs flamboyantes. Je demandai si le peintre peignait toujours ; s'il faisait encore partie de la paroisse ; s'il en avait été chassé et si oui, pour quelles raisons. Elles baissèrent la

tête et regardèrent leurs genoux en souriant, acquiesçant en silence. Je remarquai un relâchement des paupières chez Richard. Peu après, j'entendis sa respiration régulière. Il dormait, ou faisait semblant de dormir. Le peintre ? C'était une tache, une irrégularité, une désapprobation du ciel par l'enfer. De bien grands mots. Les étudiantes firent comme si elles ne m'avaient pas entendu. Dans son tableau, il avait peint des engelures sur les chevilles et le bout des doigts, comme si les personnages s'étaient aventurés dehors légèrement vêtus alors qu'il gelait pour la première fois. Comme s'ils étaient fiers des efflorescences de leur chair. Le peintre – de quoi s'était-il rendu coupable, au juste ? Judith répondit : « Il pouvait tuer les gens avec sa tête. En fait, nous aurions dû lui couper la tête. Au lieu de ça, nous lui avons seulement demandé de nous laisser tranquille avec sa peinture et ses pinceaux. Il était fait d'un mauvais bois. »

Je dus me contenter de ces étranges réponses. On me remit l'argent, j'avais réussi l'examen, quoi qu'il en soit. En partant, je leur dis : « Ma bouche pêcheusesse, ma bouche humide de péchés vous remercie. » Elles crurent à tort que je me moquais d'elles. Une étudiante censée fermer la porte derrière moi me lança un coup de pied dans les mollets. Qu'est-ce que je lui avais fait ? Elle me poussa dehors, je l'entendis crier : « Plus jamais de païen dans cette maison ! »

Le lendemain, je rencontrai le peintre qui avait été chassé. Richard l'accompagnait.

Il lui caressait l'épaule. Je les emmenai dans ma cellule de neuf mètres carrés au foyer d'étudiants. Ils regardèrent autour d'eux, ils virent des piles de livres, des livres mis au pilon que j'avais tirés de bacs de soldes. J'étais obsédé. Je dépensais presque tout mon argent en livres. J'étais obsédé et maigre, on me comparait à un faucheur. Richard et le peintre s'assirent sur le rebord du lit. Je leur proposai du pain d'épices rassis. Le peintre ouvrit son carton à dessins et en sortit quatre toiles qu'il avait défaites de leur cadre. On aurait dit des peaux de bêtes tannées et peintes. Sur chaque tableau, on voyait Judith représentée sous les traits d'un personnage de la Bible. Judith en Déborah. En Ruth. En Hanna. En Esther. Déborah tenait un piquet de tente à la main, Ruth une lance en bois peinte en rouge, Hanna un clou de charpentier, Esther une canne à pêche à hameçons multiples auxquels pendaient des bouts de poissons. Le peintre déclara qu'il voulait me confier les tableaux, un prêt de longue durée à titre gratuit. Il avait peur que Judith s'en prenne à eux, elle avait annoncé qu'elle voulait lui régler son compte. Et maintenant, lui avait dit Richard, c'est moi qui me dérobaïs à Judith, pourtant c'était une femme qui disposait d'atouts attirant les hommes, il voulait parler de sa manière calculatrice et espiègle de s'habiller. Les cinq boucles à droite et à gauche de sa frange ondulaient à chacun de ses pas, en voyant ça les larmes lui étaient montées aux yeux, pas d'émotion mais de désir, il avait eu du mal à

se maîtriser et à ne pas mordre à ses boucles, avec Judith un homme se transformait très vite en mordeur de cheveux, c'est pour cela qu'il l'avait peinte sur l'un des tableaux avec une canne à pêche à la main. Moi, je n'avais aucune envie de mordre aux cheveux des femmes.

Nous regardions fixement nos tristes tranches de pain d'épices sur nos tristes assiettes. Je tapotai l'une des tranches sur mon assiette, on entendit le son plaintif de l'assiette. Je remplis trois tasses de lait tiède, nous trempâmes nos tranches dans le lait et mordîmes vite dedans, bouchée après bouchée nous nous transformions en enfants animés du désir mauvais d'avaler bruyamment tout ce qui était comestible.

traduit par Catherine Teissier

Feridun Zaimoglu

né en 1964 à Bolu en Turquie, a émigré en Allemagne avec sa famille quelques mois après sa naissance. Il a suivi des études d'art et de médecine à Kiel où il vit et travaille. Auteur de nombreux romans, de pièces de théâtre et autres textes, il est également artiste plasticien et commissaire d'expositions, et il s'engage activement dans divers débats de société.

Le texte de Feridun Zaimoglu est extrait du roman *Sohn ohne Vater* (« Fils sans père »)
© 2025, Verlag Kiepenheuer & Witsch, Köln.

Jayne-Ann Igel

Pas d'histoire

Au début de l'été 89, j'avais noté que, en dépit de la conception usuelle, il n'y avait au fond pas d'histoire, mais seulement des évolutions, des processus qui se poursuivaient, avec toutes leurs répercussions et conséquences tardives, avec la remise en jeu de problématiques. Et c'est dans ce sens-là aussi que je comprenais ma propre histoire, mon histoire personnelle. On dit souvent : X, ou Y, a *coupé le cordon*, avec la maison familiale, avec des situations de dépendance, avec des circonstances, et dire cela donne l'impression que tout serait fini, que tout, voilà, appartiendrait à l'*histoire*. Or celle-ci se continue sans qu'on y contribue, ce qui ne signifie pas pour autant qu'on soit livré à elle sans pouvoir exercer une influence. Ce n'est pas sans raison que l'histoire comme discipline et la sociologie parlent de sujet historique. Durant les années 70, comme d'autres, je me détachais du corset idéologique qui imprimait sa marque à la réalité en RDA, à la pensée, et par la suite je suis devenue moi-même *sujet*, en particulier aux yeux de la *Sécurité d'État*, la Stasi. Et plus il devenait manifeste que le système tout entier s'érodait, plus nous faisions valoir ce qu'on appelle, dans le contexte politique, autodétermination. Cela devait aussi porter à conséquence sur le plan psychologique, c'était comme si on suivait

un cours intensif de *découverte de soi-même*. C'est dans ces conditions que se posèrent à moi, en plus de questions artistiques et politiques, des questions personnelles. Avec l'érosion des points de vue, d'autres fenêtres s'ouvrirent : sur ce que je représentais, sur ce qu'on croyait voir en moi, mais qui ne pouvait désormais plus refléter la façon dont je me concevais moi-même. Tout avait-il été faux, par exemple la vie dans le corps qui n'était pas le bon, la tentative de lui correspondre ? Une vie dans un corps qui n'était pas le bon comme dans l'histoire qui n'était pas la bonne. Cette *vie d'avant*, avec ses moments d'autodétermination, je ne la renierais pas, je ne la rejetterais pas. Cela, après avoir pris ma décision à l'été 89, j'en avais la certitude.

traduit par Bernard Banoun

Nuages derrière le store

un soir de mai

ainsi nous, détachée l'alme terre, bazardée pour guère plus que rien, en apanage tous les oiseaux aimés à mort, fauchions l'herbe jusqu'à la racine, jusqu'à la honte, nous ne la sentions pas, et ne disions que *je*, car le *nous* était trop esquiné, je-colon-pionnier, sans lauriers, sans argent d'appoint, un peu de guerre, un peu de ruse, ça venait après, déplorions l'étoffe des uns et des autres les drapeaux, et gérions les choses, dans l'avancée que nous appelions *sens*, trous dans la terre, regardions en l'air, dans les vents du soir/ lourd croît le poids des rêves, tout était rêve et plus, tout oubli et très, sombre et lourd, tout désirant la lumière, muettes les érinyes de l'avenir, alme terre mer, détachée, la rumeur monte en nous et monte encore –

[12/V/2023]

sentence abstinente

cherches à gagner du terrain, fuyant devant toi, terrain où il est possible de subsister, mais c'est si éphémère, ça tu ne le gagneras pas, si tant est que tu réussisses à en prendre possession – chez toi manque l'intérêt pour la possession d'actions ou de terrains, et d'ailleurs d'où pourrait-il venir, sous les pieds, un terrain que l'on gagne à partir de rien –
[19/IV/2023]

pays leurre

vert irlandais les collines, là où on l'a laissé,
le pays, ou bien cultivées dans les temps, avec
autre chose que du colza, et là où a repoussé
l'herbe et désormais en plus sombre que doux,
ça et là des bêtes de troupeau, dedans, voire
dessus ou tout près, où s'étirent des chaînes
d'arbres, le long de routes étroites, celles à
travers les élévations, toi, restes bien sur terre
et près de ton poste – [13/V/2023]

ainsi s'exprime le paysage¹

en intervalles, repliés vers l'horizon, où cela culmine, les faîtes des arbres devenus plus que rondeurs, déguisés, à s'y méprendre ressemblant à quelque fondation d'un terril ou mieux : résidus, petits tas régulièrement ordonnés de subsistance grise, craie sable argile ou autre, ou les pointes des pylônes de diverses lignes haute tension, et le paysage qu'en faisait-il, grande maquerelle, le supportant d'un cœur lourd, supporté sans l'avoir acquis, paysage libre penseur, sans tuteur, sans détermination, exprimant sa contrariété devant les transformations, tel un bouton sur la joue, l'inscrivant dans une aire paysagère protégée, quelque'un encore demandait, l'ensevelit –

*

1. Vers extrait du recueil *Unter Stunden* (« Parmi les heures ») de Robert Stripling, Berlin, Kookbooks, 2023, p. 105.

miroir

ses yeux deviennent aveugles dans ce miroir
où chaque jour elle regarde, sur lequel se sont
déposées des traces de poussière, l'air de rien,
et elle se souvient de la foire, fêtes foraines,
qu'on appelait aussi *amusement populaire*,
comment ça allait ensemble quand on pas-
sait la main dessus, l'inspection du *je* éploré,
de l'âme triste, surtout l'hiver et l'automne,
où étaient de mise la fumée des voix dans
la lumière des projecteurs et le jeûne, pour
le salut de l'âme, devant les miroirs incurvés
dans le réduit, les soutanes, pour la faim de
l'an à venir, les résolutions qui se consomment,
tu jettes un coup d'œil dans la pièce où jadis
les provisions/ pâles comme une face de la
lune tu montais vers le crépuscule, celui du
matin, faisais du manège avec toi-même, les
tiens, ta vie, et puis le soir le son des cloches
de bois, à table –

[09/I/2024]

poèmes traduits par Bernard Banoun

Jayne-Ann Igel

née en 1954 à Leipzig, alors en RDA, a suivi des études de théologie après avoir travaillé comme bibliothécaire et libraire. Virtuose d'une poésie aux confluences du soi, du paysage et de l'histoire, elle a publié de nombreux recueils au Urs Engeler Editor et au gutleut verlag. Elle contribue également à la rédaction de la revue *Ostragehege* et est coéditrice depuis 2011 de la collection Neue Lyrik au poetenladen verlag.

Pas d'histoire a paru dans le numéro 252 « Coming Out, Inviting In » de la revue *Sprache im technischen Zeitalter*.

Les poèmes, eux, sont extraits du recueil *wolken hinterm rollo* (« nuages derrière le store »)
© gutleut verlag, Frankfurt-am-Main, 2024.

Odile Kennel
Quelque chose entre deux

poema ufficiale

une langue, ça n'appartient pas
Jacques Derrida

Mon amie Érica écrit son premier
poème en allemand, un pied
dans un dictionnaire, l'autre
dans la rue. Je traduis son poème
vers l'italien les deux pieds
dans un dictionnaire, dans la rue on parle
officiellement allemand. Je ne parle
officiellement pas italien, pourtant
mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-mère
était Italienne. Mon amie Érica
est en Allemagne officiellement Italienne car
Italienne était sa grand-mère, elle parle
officieusement portugais ou brésilien,
apprend officiellement l'allemand mais
parle officiellement comme officieusement
autant italien que moi. Officiellement je suis
Allemande et Française. Officiellement j'écris
en allemand et en français et je traduis
vers l'allemand. Officiellement Érica écrit
en portugais et traduit vers le portugais.
Officieusement elle est en Allemagne
Brésilienne. Je suis ni en Allemagne
ni nulle part ailleurs officiellement ou
officieusement Italienne mais je traduis

le poème d'Érica officiellement vers l'italien.
J'ignore ce que peut vouloir dire: être Italienne.
J'ai grandi en Allemagne mais j'ignore
ce que peut vouloir dire: être Allemande.
J'ignore ce que peut vouloir dire: être Française.
J'ignore ce que peut vouloir dire: ne pas être Italienne.
Je suis ici et j'ai grandi là, aujourd'hui adulte, pas
ieri, ma ora e oro, il poema è oro a la ora.
Sans doute du mauvais italien car
pas ma langue, pourtant
mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-mère
parlait italien couramment.
Mais ça veut dire quoi: mauvais?
Ça veut dire quoi: parler une langue?
Ça veut dire quoi: couramment?
Ça veut dire quoi: ma langue?



I can't put toothbrushes into a poem

je mets ma brosse à dents
dans un poème, le poème
dans une trousse de toilette, la trousse
dans une valise. La valise
je pars en voyage avec.
Non. Je mets ma brosse à dents
dans un poème car j'ai envie
d'un poème poilu,
d'un poème pour l'hygiène buccale tenant
dans le creux d'une main. Les poèmes
embrassent des brosses à dents comme ça :
Xi Chuan, Sarah Kay
Paul Mabon, Echo Wren
Andreas Schwarz, Eileen Myles
et j'en passe, oui, même Silvia Plath
a fini par avoir de la place
pour une brosse à dents dans un poème.
Est-ce ça la relation étroite
des poèmes et brosses à dents
à la bouche? Au baiser?
Intime, impardonnable, un peu
honteux. Barthes a-t-il écrit
sur des brosses à dents? Mais se mettent
shampoing coupe-ongle peigne tampon
à faire la queue sur le rebord de la fenêtre
voulant aussi entrer dans le texte, voulant
être métaphore, quelle qu'elle soit, le principal

ne plus moisir, le principal, la gloire car
la gloire vient
par la métaphore, vient
par le poème.

P. ex. :

Brosse à dents = bonheur

Shampooing = colère

Coupe-ongles = tristesse

Peigne = déception

Tampon = amour

Bonheur colère tristesse déception amour

font la queue, ont une dure vie

de mots dans le poème,

sont à l'abri des banalités

et leur besoin de se montrer.

Et ainsi arrive *en passant*

dans le texte un produit

d'hygiène féminine ce qui est

comme le sang menstruel

dans un poème de 2021

encore un peu indécent.

Personne ne rougit, mais on trouve

que c'est quand même déplacé.

Ça ne passe pas!

Trop personnel. Un peu impur. Direct avec

la trousse de toilette dans la salle de bains.

Bad idea: p. ex. un poème en coton, gorgé de sang
avec une ficelle blanc bleu qui pend!

Poète-sse-s attention!

59 ans après Sylvia Plath

renverser votre trousse de toilette

dans un poème manifestement

reste un acte féministe.

une maudite journée passée à chercher

dans un livre de Brinkmann
un certain vers qui doit
entrer dans un certain
poème à un certain endroit, illustré
pourquoi les poèmes ne sont pas propices
au marché. Les coûts de production
trop élevés. Devant la fenêtre
branchages, nids vides, mur pare-feu.
Dans le bâtiment d'en face
fitness, cadence sans bande son, voilà peu
s'y trouvait encore une friche.
D'un autre côté ce poème représente
une plus-value rien qu'en le cherchant.
Pensons donc à deux fois à la valorisation
des corps, poèmes, terrains vagues.
Mon corps par exemple perd
depuis des années en valeur sur le marché :
élasticité, fécondité, baisabilité.
Et les friches : en proportions inversées
aux sans chicots. Qui n'en a pas, achète !
Parfaitement : en fin de journée ce poème
va à la gym, fait des sauts
métriques, perd le poids
des mots. Et tout ça
pour 50 euros. La bonne affaire !
Tu as économisé
j'ai gagné

on appelle ça la démocratie
adaptée aux besoins du marché.
Je n'ai pas trouvé mon vers.
A été retiré des rayons.
Sur le mur pare-feu, ombres pâles, fissures.
En tout cas: *Il n'y a dans ce poème pas
de propriétaire d'immeuble qui augmente ton loyer.*
Moi je dis: break-even-point
Ce n'est certes pas le vers que je cherchais
mais j'en ai besoin pour un prochain poème
de toute façon.

poèmes traduits par Jeffrey Trehudic

Odile Kennel

née en 1967 à Bühl, a suivi des études de sciences politiques et de management culturel. Franco-allemande, son écriture se déploie entre plusieurs langues : romans et recueils de poésie en allemand mais pas que, et traductions, principalement de poésie, du français, du portugais, du brésilien, de l'espagnol et de l'anglais vers l'allemand.

Les poèmes d'Odile Kennel sont extraits du recueil *Irgendetwas dazwischen* (« Quelque chose entre deux ») © 2023 Verlagshaus Berlin, récompensé en 2024 par le prix Dörlemann de la Hotlist des maisons d'édition indépendantes.

Les deux dessins reproduits dans ce numéro sont issus du même recueil illustré par **Anja Nolte**, artiste et illustratrice indépendante.

Historique des autrices et auteurs publiés depuis 1989

***Litterall* 31**

(2024)

Olivia Wenzel, Anne Rabe, Słata Roschal,
Tomer Gardi, Máttyás Dunajcsik,
Sebastian Unger, Alexandru Bulucz,
Karin Peschka.

***Litterall* 30**

(2023)

Emine Sevgi Özdamar, Dinçer
Güçyeter, Aras Ören, Ozan Zakariya
Keskinkılıç, Nava Ebrahimi, Clemens
Meyer, Uljana Wolf, Ilse Aichinger,
Yevgeniy Breyger, Senthuran Varatharajah.

***Litterall* 29**

(2022)

Helene Hegemann, Anna Hetzer,
Ingo Schulze, Franz Fühmann,
Philipp Böhm, Christian Filips, Daniel Falb.

***Litterall* 28**

(2021)

Esther Becker, Nico Bleutge,
Wolfgang Borchert, Dorothee
Elmiger, Annette Hug, Esther Kinsky,
Friederike Mayröcker, Ulrike Ottinger,
Kathrin Röggla, Ronald M. Schernikau.

Litterall 27

(2021)

May Ayim, Melinda Nadj Abonji,
Judith Schalansky, Thomas Brasch,
Ulrike Draesner, Gisele Elsner,
Ulrich Peltzer.

Litterall 26

(2020)

Herta Müller, Oskar Pastior, Iris
Wolff, Dana Grigorcea, Franz Hodjak,
Clemens Meyer, Frank Jakubzik,
Birgit Birnbacher, Günter Kunert.

Litterall 25

(2018)

Ludwig Harig, Wolfgang Hilbig,
Judith Kuckart, Corinna Antelmann,
Felicitas Hoppe, Anna Kim,
Hans Günther Adler, Friedrich Dieckmann.

Litterall 24

(2017)

Heinrich Böll, Marcel Beyer,
Volker Kutscher, Ann Cotten,
Johanna Maxl.

Litterall 23

(2016)

Vladimir Vertlib, Jochen Schmidt,
Elisabeth Langgässer, Ursula Krechel,
Jonas Lüscher, Silke Scheuermann,
Hans Magnus Enzensberger.

Litterall 22

(2015)

Ingo Schulze, Emine Sevgi Özdamar,
Jan Wagner, Georg Klein,
Wolfgang Herrndorf, Annette Pehnt,
Marcel Beyer.

Litterall 21

(2014)

Wolfgang Hilbig, Li Mollet,
Marion Poschmann, Katja Lange-Müller,
Ilma Rakusa.

Litterall 20

(2013)

Marie Luise Kaschnitz, Josef Winkler,
Regina Ullmann, Franz Fühmann,
Stefan Heym.

Litterall 19

(2012)

Numéro hommage à Christa Wolf.

Litterall 18

(2011)

Ludwig Harig, Herta Müller,
Franz Baermann Steiner, Peter Wawerzinek,
Zafer Şenocak, Saïd, Lorenz Langenegger,
Alain Lance, Volker Braun, Cécile Wajsbrot.

***Litterall* 17**

(2009)

Christa Wolf, Pierre Bergounioux,
Dominique Dussidour, Alain Lance,
Bernard Noël, Danièle Sallenave,
Cécile Wajsbrot, Karin Reschke,
Uwe Timm, Gabrielle Alioth,
Katharina Born, Martin R. Dean,
Peter Finkelgruen, Günter Kunert,
Dieter Schlesak.

***Litterall* 15/16**

(2008)

Ingo Schulze, Marie Desplechin,
Theodora Dimova, Tanja Dückers,
Guéorgui Gospodinov, Angela Krauss,
Fabrice Lardreau, Alek Popov, Julia Schoch,
Jens Sparschuh, Cécile Wajsbrot.

***Litterall* 14**

(2003)

Volker Braun, Brigitte Burmeister,
Kurt Drawert, Christoph Hein,
Daniela Dahn, Christa Wolf, Jürgen Ritte,
Alain Lance, Zsuzsanna Gahse,
Claude Esteban, Róża Domaścyna.

***Litterall* 12/13**

(2001)

Lena Kugler, Maike Wetzel, David Wagner,
Tanja Dückers, Jenny Erpenbeck,
Wladimir Kaminer, Till Müller-Klug,
Marcel Beyer, Annett Gröschner,
Jan Koneffke, Thomas Lehr, Georg Klein,
Matthias Politycki, Frauke Meyer-Gosau.

Litterall 11

(1999)

Uwe Wittstock, Jochen Schimmang,
Evelyn Schlag, Zoë Jenny, Terézia Mora,
Róža Domašcyna, Thomas Rosenlöcher,
Lothar Baier, Esther Dischereit,
Felicitas Hoppe, Alfred Kerr.

Litterall 10

(1998)

Lothar Trolle, Karl Krolow, Günter Kunert,
Helga M. Novak, Michael Donhauser,
Ilma Rakusa, Oliver Bukowski.

Litterall 9

(1997)

Zehra Çırak, Elke Erb, Wolfgang Hilbig,
Claudio Lange, Katja Lange-Müller,
Brigitte Oleschinski, Bert Papenfuß,
Peter Wawerzinek, Michael Wildenhain.

Litterall 8

(1996)

Heinz Ludwig Arnold, Heinz Czechowski,
Vladimir Vertlib, Kerstin Hensel,
Alban Nikolai Herbst, Bert Papenfuß,
Heinz Knobloch, Ulrike Kolb,
Michael Wüstefeld, Ilse Aichinger, Christine
Lavant.

Litterall 7

(1995)

Danièle Sallenave, Yoko Tawada,
Erich Wolfgang Skwara, Martin Grzimek,
Urs Widmer, Holger Teschke,
Gert Heidenreich, Barbara Frischmuth,
Lilian Faschinger, Hartmut Lange.

Litterall 6

(1994)

Lothar Baier, Michael Buselmeier,
Milo Dor, Eleonore Frey, Christoph Hein,
Andreas Koziol, Dorothea Macheiner,
Christoph Meckel, Gerlind Rheinshagen,
Evelyn Schlag, Johano Strasser,
Waldemar Weber.

Litterall 5

(1993)

Nedim Gürsel, Yüksel Pazarkaya,
Alev Tekinay, Emine Sevgi Özdamar,
Zafer Şenocak, Ilma Rakusa, Ursula Krechel,
Helmut Eisendle, Hanna Johansen,
Volker Braun, Peter Bender, Christa Wolf,
Hans Joachim Schädlich, Heiner Müller.

Litterall 4

(1992)

Gerhard Wolf, Franz Lanzendörfer,
Elfriede Jelinek, Elisabeth Reichart, Dagmar
Just, Friederike Mayröcker,
Günter Eichberger, Libuše Moníková,
Gian Pedretti, Christoph Geiser,
Nina Ranalter, Natascha Wodin,
Róża Domaścyna, Richard Wagner.

Litterall 3

(1991)

Antonio Fian, Thomas Strittmaier,
Matthias Zschokke, Günter Kunert,
Fritz Rudolf Fries, Ulrich Peltzer,
Franz Hodjak, Fritz-Jochen Kopka,
Klaus Hensel, Evelyn Schlag, Peter Turrini,
Bruno Weinhal, Franz Fühmann.

Litterall 2

(1990)

Peter Härtling, Walter Jens,
Wolf Biermann, Irina Liebmann,
Gabriele Kachold, Adolf Endler,
Sascha Anderson, Jayne-Ann Igel,
Bodo Hell, Francesco Micieli,
Erica Pedretti, Werner Söllner, Paul Nizon,
Jochen Schimmang.

Litterall 1

(1989)

Ferdinand Schmalz, Herta Müller,
Gerhard Köpf, Hartmut Lange,
Steffen Mensching, Hans Eckhard Wenzel,
Uwe Kolbe, Helga Königsdorf,
Wolfgang Hilbig, Erich Fried, Klaus Hoffer,
Christoph Hein.

Litterall

Littératures *allemandes*

32 – 2025

Revue éditée par

LITTERALLEA

103 boulevard Longchamp

13001 Marseille

www.litterallea.com

Directeur de publication

Joachim Umlauf

Responsable éditorial

Jeffrey Trehudic

Conseil éditorial

Bernard Banoun

Sophie Picard

Sandra Schmidt

Catherine Teissier

Françoise Toraille

Graphisme

Juliette Gelli ~ 2021

d'après la maquette originale

de Johannes Strugalla 1989

Publication avec le soutien du Goethe-Institut
et du ministère allemand des affaires étrangères



**GOETHE
INSTITUT**

Tous droits de reproduction réservés

Dépôt légal 4^e trimestre 2025.
ISSN 1167-4032
Achevé d'imprimer en décembre 2025
par CPI Firmin-Didot, Le Mesnil-sur-l'Estrée
N° d'impression : XXXXXX.
Imprimé en France

